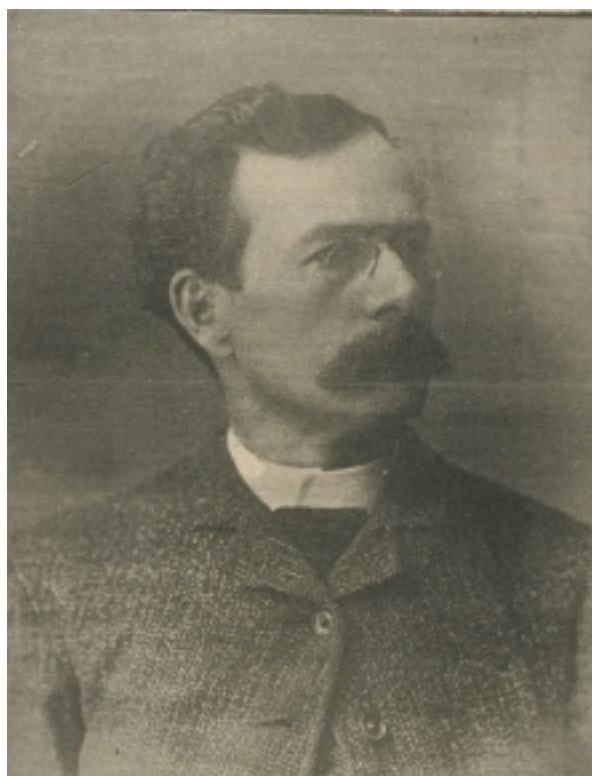


**Napoléon Legendre**

**Les perce-neige**  
Premières poésies



**BeQ**

Les perce-neige

**Napoléon Legendre**  
1841-1907

# **Les perce-neige**

Premières poésies

(Typographie de C. Darveau, Québec, 1886)

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Volume 73: version 1.1

Décembre 2001

Journaliste et chroniqueur, Napoléon Legendre a aussi publié en 1872-73 un roman-feuilleton d'aventures, *Sabre et scalpel* et en 1898, un roman, *Annibal*, dont l'action a pour cadre les rébellions de 1837 et 1838.

---

Legendre a donc publié en 1886, *Les Perce-Neige*, où l'on put voir éclore quelques-unes de ces fleurs printanières, exquises, dont souvent on regrette qu'il suffise de quelques jours pour en épuiser le parfum.

Cependant en feuilletant *Les Perce-Neige*, en lisant ces poésies courtes, spirituelles ou mélancoliques, parfois rêveuses et tristes, on constate que Napoléon Légendre avait une âme de poète, que cette âme était délicate et tendre, mobile, impressionnable, capable de recevoir, et souvent d'exprimer agréablement l'émotion changeante des jours. Ses petits poèmes sur « Les saisons » sont peut-être les plus gracieux, et ceux aussi où l'art se soutient avec le plus de persévérance. L'auteur y cherche l'harmonie des mots, et il réussit à laisser dans nos regards des visions, sinon puissantes, du moins pleines de charme et de douceur.

Mgr Camille Roy.

## Table

<b>Printemps .....</b>	<b>6</b>
Le printemps.....	7
La violette.....	9
À une jeune fille .....	11
Le baptême .....	13
Les enfants.....	15
Bébé dort .....	17
<b>Été .....</b>	<b>19</b>
Nuit d'été.....	20
Mi rammento .....	21
Le soir.....	22
Stances.....	25
L'école du village.....	27
Le retour de la pêche .....	29
<b>Automne .....</b>	<b>31</b>
Rêverie.....	32
Pleurez les morts! .....	33
Rayons et ombres .....	35
Les oiseaux sont partis!.....	37
Souvenirs.....	39
Mort d'une jeune fille.....	41
<b>Hiver .....</b>	<b>43</b>
Hiems.....	44
Fleurs d'hiver .....	46
La neige .....	48
Chez le riche en hiver.....	51
Chez le pauvre en hiver.....	53

Les passereaux d'hiver.....	55
Au patinoir.....	58
<b>Mélanges.....</b>	<b>62</b>
À Corinne et Mariette.....	63
L'aveugle.....	65
La visite du petit pauvre.....	68
Journaliste et abonnés .....	71
L'océan.....	73
Halte .....	74
Fragment.....	81
Après cinquante ans .....	83
Vanitas Vanitatum.....	87
La réponse du Séminole .....	89
Hier et aujourd'hui .....	92
Yesterday and to-day.....	94
Le porteur de journaux.....	96
À nos frères des États-Unis.....	100
Un souvenir et un hommage .....	101
Les étrennes.....	110
Les visites du premier de l'an .....	113
Chant de l'émigrant indien.....	116
Les annales de la pauvreté .....	119
Consolation .....	122
Consolation .....	123
Donnez! .....	124
Oiseaux et enfants .....	127
Petits enfants .....	129
Autrefois et maintenant.....	131

# Printemps

## Le printemps

À Gabrielle.

Dans les cieux que son orbe dore,  
Le soleil monte radieux;  
Sous ses rayons on voit éclore  
Tout un monde mystérieux.  
La nature s'éveille et chante  
Et s'emplit de tendres soupirs;  
Partout la feuille frémissante  
S'ouvre aux caresses des zéphirs.

La rose se penche, vermeille,  
Tout auprès du lis embaumé,  
Et, sur le trèfle blanc, l'abeille,  
Vient puiser son miel parfumé.  
Près de la source qui murmure  
Sur son lit de cailloux brunis,  
On entend dans chaque ramure  
Le doux gazouillement des nids.

C'est le printemps, c'est la jeunesse,  
C'est le réveil de l'univers;  
C'est la mystérieuse ivresse  
Qui frémit sous les arbres verts:  
Et, puisqu'ici bas tout s'enivre,  
Les oiseaux, les feuilles, les fleurs,

## Les perce-neige

Enfants, vous qui vous sentez vivre,  
À l'allégresse ouvrez vos coeurs.



## La violette

À Mme B. T.

Dans les prés verts où le ruisseau  
    Passe et murmure,  
Tu mires au cristal de l'eau  
    Ta tête pure;  
Petite fleur qu'un souffle suit,  
    – Si parfumée, –  
Par toi la brise de la nuit  
    Est embaumée.

Lorsque l'étoile, à l'horizon,  
    Pâle s'allume,  
Sur ta corolle son rayon  
    Blanc se parfume;  
Quand tu fuis les regards de tous,  
    Humble et discrète,  
Ton doux parfum, ô Violette,  
    Monte vers nous.

Le premier souffle du printemps  
    Te fait éclore.  
Et l'hiver qui blanchit nos champs  
    Te voit encore;  
Dans la mansarde, ô douce fleur,  
    À la souffrance

Tu portes l'agréable odeur  
Et l'espérance.

Quand nos larmes tombent sur toi,  
Triste rosée,  
Tu consoles dans son émoi  
L'âme brisée;  
Lorsque ton calice fermé  
Deviens tout pâle,  
Ton dernier souffle qui s'exhale  
Est parfumé.

## À une jeune fille

À Mlle A. P.

En mai, lorsque la brise douce  
Émaille les prés verts  
Et berce dans leur lit de mousse  
Les bluets entr'ouverts;

Quand, au sommet de chaque branche,  
Une petite fleur  
De sa fraîche corolle épanche  
La suave senteur;

L'âme murmure une prière  
Vers le Maître éternel  
Qui laisse tomber sur la terre  
Un reflet de son ciel.

Puis, quand vient la chaude journée,  
La fleur au teint vermeil  
Penche sa corolle fanée  
Sous les feux du soleil.

Enfin lorsqu'elle tombe et passe,  
Nous bénissons encor  
Le Seigneur qui fait, à sa place,  
Mûrir le beau fruit d'or.

Enfant, qui de la fleur nouvelle  
Reflètes la fraîcheur,  
Bénis Dieu, puisqu'il te fit belle:  
Mais, au fond de ton cœur,

Garde, mieux que la fleur brillante,  
Ce précieux trésor,  
La bonté qui te fait charmante:  
C'est là le vrai fruit d'or.

## Le baptême

À Mme J. T.

Ils sont là, dans la sacristie;  
Le parrain, endimanché, droit,  
Dissimule une main sortie  
À moitié d'un gant trop étroit.

La marraine, plus loin, assise,  
Berce l'enfant sur ses genoux,  
Et, songeant qu'on est à l'église,  
Regarde d'un air grave et doux.

La longue robe de baptême  
La couvre de ses plis flottants:  
– C'est, dans la famille, la même  
Qui sert à tous depuis longtemps.

Un peu plus loin se tient le père,  
Immobile, silencieux:  
Il pense, rêveur, au mystère  
Qui va s'accomplir sous ses yeux.

Mais, là-bas, on voit apparaître,  
Ceint de l'étole, en surplis blanc,  
Suivi du sacristain, le prêtre  
Qui s'avance, calme, à pas lent.

On s'approche; l'enfant s'agite;  
Et quand au front du nouveau-né  
Coule lentement l'eau bénite,  
Il entr'ouvre un œil étonné.

Enfin la dernière prière  
Monte au ciel, le prêtre s'est tu:  
– Toi qui viens sourire à la terre,  
Petit enfant, que seras-tu?

Seras-tu laboureur, poète,  
Soldat, ou lévite à l'autel?  
– Mystère! ta bouche est muette:  
.....C'est le secret de l'Éternel!

## Les enfants

Imité de l'anglais du Col. Patten

Lorsque leur fraîche insouciance  
Accourt s'ébattre sous mes yeux,  
Il me revient de mon enfance  
Comme un parfum délicieux.

Avec les autres jouer, rire,  
Était alors mon seul souci;  
Et quand je les voyais sourire,  
Heureux, je souriais aussi.

Jamais le bruit ni la poussière  
Ne troublaient mon œil rayonnant;  
J'aimais mieux mes billes de pierre  
Que tout l'or que j'ai maintenant.

La mer et les plages-lointaines  
Ne provoquaient point mes soupirs;  
De jouets mes mains étaient pleines.  
Là se bornaient tous mes désirs.

Mais maintenant que dans mon âme  
L'âge s'est ouvert un sillon,  
Ma pensée erre sur la lame  
Et suit le fiévreux tourbillon.

J'aime à voir, au mât qui se plie,  
La vergue se rompre en éclats,  
Entendre, dans le vent qui crie,  
Cette aile que l'on ne voit pas.

Je vis sur les champs de bataille  
Tranquille comme en un boudoir,  
Cherchant à travers la mitraille  
Les ressorts secrets du pouvoir.

Je n'y trouve, hélas! qu'une chose,  
Se détachant du fond obscur:  
L'enfance a respiré la rose,  
Les ronces sont pour l'âge mur.

Ah! coule, sang pur de l'enfance,  
Lentement et sans te presser;  
Dérobe à l'heureuse innocence  
Le feu qui devra l'embraser.

Il ne grossira que trop vite,  
Ce profond et tranquille flot;  
Marée ondoyante et subite  
Dont chaque vague est un sanglot!



## Bébé dort

À Marie-Louise Dupré.

Il est midi. La chambre est sombre;  
À la fenêtre on a cloué,  
Pour donner du frais et de l'ombre,  
Un grand châle à carreaux, troué.

Dans un coin, la paupière close,  
Sur son oreiller de duvet,  
Le bébé doucement repose,  
Et le chien dort à son chevet.

Alentour, tout se fait tranquille,  
On n'entend que le vieux coucou,  
Balançant sa tige mobile,  
Accroché là-bas à son clou.

À travers les trous du vieux châle  
Que son poids fait partout plisser,  
Un rayon de lumière pâle  
De temps en temps vient se glisser.

Dans l'autre chambre, le potage  
Se met sur la table, fumant;  
Le père rentre de l'ouvrage,  
Joyeux. Mystérieusement.

La mère, le doigt sur la bouche,  
Par la porte ouverte à demi  
Lui montre, dans un coin, la couche  
Où Bébé repose endormi.

Un bras replié sur la tête  
Colle au front ses cheveux mouillés;  
De la couverture indiscreète,  
On voit sortir deux petits pieds.

Eux se regardent en silence.  
Tout émus, la main dans la main,  
Pendant qu'à part soi, chacun pense:  
Il aura ses six mois demain!

# Été

## Nuit d'été

Voici la nuit; tout est silence,  
Autour de nous l'ombre s'avance;  
La vague expire sans effort,  
Et sur son nid l'oiseau s'endort.  
Ô douce nuit, calme et sereine,  
Quand sur mon front ta tiède haleine  
Comme un parfum passe, rêveur,  
Vers l'infini je sens battre mon cœur.

À l'horizon, la lune blanche,  
Solitaire, vers nous se penche,  
Et son rayon mystérieux  
Luit sur l'immensité des cieux.  
Astre divin, quand la nature  
Partout fait taire son murmure,  
Ton disque blanc veille sans bruit,  
Comme un flambeau, dans l'ombre de la nuit.

Voici la nuit; tout est silence,  
Autour de nous l'ombre s'avance;  
La vague expire sans effort  
Et sur son nid l'oiseau s'endort.

## Mi rammento

À Mlle S. P.

Je me rappelle une charmante enfant,  
    Dans sa robe blanche drapée,  
Laissant flotter ses longs cheveux au vent,  
    Et jouant même à la poupée.

Je me souviens encor de ses grands yeux  
    À la soyeuse frange noire,  
Fixant sur moi leur regard curieux,  
    Quand je racontais une histoire.

Souvent, le soir, quand tardif je partais,  
    Je voyais ses paupières closes;  
Et, doucement, tout songeur, je mettais  
    Un baiser sur ses lèvres roses.

Elle a grandi; je n'ai plus, maintenant,  
    Le droit de trop vous parler d'elle;  
La jeune fille a remplacé l'enfant,  
    On l'appelle: « Mademoiselle. »

Elle sait bien, pourtant, que, dans mon cœur,  
    Malgré le froid des ans qui passe,  
Son souvenir a la même fraîcheur  
    Et garde la meilleure place.

## Le soir

À Dominique Ducharme.

### I

La brise doucement caresse le feuillage,  
L'air est limpide et pur;  
La mer frappe sans bruit le sable du rivage,  
De sa vague d'azur.

Les rayons du soleil par delà les collines  
Ont incliné leurs feux,  
Et leurs derniers reflets, en teintes purpurines,  
S'étendent dans les cieux.

Le ruisseau près de nous promène son murmure  
Sur un lit de gazon;  
Le rossignol, caché dans son nid de verdure,  
Commence sa chanson.

Chante, poète ailé, chante; ta voix sonore  
Est un écho du ciel;  
Pour publier le Dieu que tout mortel adore,  
La branche est ton autel.

## II

L'ombre s'étend sur nous; déjà la pâle étoile  
Tremble dans le ciel bleu;  
La nuit, à l'horizon, tend un coin de son voile:  
Mortels, pensez à Dieu!

Pensez à Dieu qui vient, sur l'aile du silence,  
Passer auprès de vous,  
Qui vient sécher les pleurs et remettre l'offense  
Du pécheur à genoux.

Pensez à Dieu! pensez à votre dernière heure:  
La mort aime la nuit;  
Peut-être elle viendra marquer votre demeure,  
Quand sonnera minuit!

### Prière.

Ô Dieu! votre bonté plane sur cette terre,  
Nous sommes dans sa main;  
Écoutez vos enfants, donnez à leur prière  
Le réveil de demain.

Votre Esprit vient vers nous sans rayons et sans flammes,  
Nous ne pouvons le voir;  
Mais nous sentons la paix qu'il verse sur nos âmes,  
Dans le calme du soir.

Béni de vos enfants dans leur humble prière,

Venez régner sur eux;  
Que votre volonté soit faite en cette terre  
Comme on la fait aux cieux.

Donnez-nous aujourd'hui le pain de l'existence,  
Pardonnez-nous, Seigneur,  
Comme nous pardonnons aux autres leur offense  
Du fond de notre cœur.

Vous voyez près de nous rôder, dans sa malice,  
Le lion infernal;  
Préservez-nous, Seigneur, de son noir artifice,  
Délivrez-nous du mal.

### III

Seigneur!... Taisons nos voix; la douce Providence  
Veille sur notre sort,  
Entre les bras de Dieu qui la berce en silence,  
La nature s'endort!...



## Stances

À Mme D.

Ô brises parfumées  
Des grands bois odorants,  
Chantez dans les ramées  
Vos accords enivrants!

Solitudes profondes,  
Beaux lacs mystérieux  
Dont les sonores ondes  
Murmurent sous les cieux;

Montagnes dont les cimes  
Se baigne dans l'éther,  
Mêlez vos voix sublimes  
À l'immense concert!

Chante, belle nature;  
Et, toi fleuve géant,  
Que ton profond murmure  
Se mêle à notre chant!

Au son de votre lyre,  
Poètes, réveillez  
La brise qui soupire  
Dans les bois soleillés.

Chantez avec l'aurore,  
Chantez sous le ciel bleu,  
Et que le soir encore  
Porte vos voix vers Dieu!

Et, pendant la nuit sombre,  
Allez, mystérieux,  
Faire monter dans l'ombre  
Vos chants mélodieux.

Le chant, c'est la prière,  
Le Ciel vous entendra.  
Et, pour bénir la terre,  
Dieu vers vous descendra.

## L'école du village

À Jacques Auger.

Au jardin, sur les feuilles vertes,  
Le soleil peint ses vifs décors  
Et, par les fenêtres ouvertes,  
L'air tiède arrive du dehors.

Ici, tout près, dans le bocage,  
La voix criarde des pinsons  
Vient mêler son bruyant ramage  
Au sourd murmure des leçons.

Assis dans la salle, immobiles  
Sur leurs bancs durs et sans appuis  
Les pauvres écoliers, dociles,  
Penchent leurs regards allanguis.

Les uns épellent le mystère  
Étrange de leur A.B.C.  
D'autres rêvent sur la grammaire  
Qu'ils bredouillent d'un ton lassé.

Tous ont la figure pensive  
Et sérieuse des chercheurs;  
Cependant, qu'une mouche arrive,  
Les yeux s'allument de lueurs.

Malgré l'attrait du syllabais  
Et les subjonctifs séduisants  
La mouche a suffi pour distraire  
Ces graves têtes de dix ans.

On s'entre regarde, on s'agite  
On parle; le maître, qui lit,  
Frappe avec sa règle; de suite  
Le silence se rétablit.

Les petits reprennent l'ouvrage  
En regardant l'heure courir;  
Ils attendent, oiseaux en cage,  
Qu'on leur permette de sortir.

## Le retour de la pêche

(Marine.)

À Achille Fréchette.

Au large, mainte voile grise  
S'amure pour rentrer au port:  
Il faut profiter de la brise  
Ou passer cette nuit à bord.

Plus loin, à l'horizon en flamme,  
Le soleil plonge lentement,  
Et la crête de chaque lame  
Forme un mobile flamboiement.

À droite, une pointe où la pompe  
D'un vieux navire naufragé  
Sur le fond immense découpe  
Son plat-bord à demi rongé.

À gauche, un sombre promontoire  
S'avance, hardi, dans les flots:  
Il sait plus d'une triste histoire  
De mousses et de matelots.

Là, des vieux assis sur la grève;  
Ils fument et jasant. On voit  
La fumée, ailleurs, qui s'élève

Odorante de chaque toit.

Des femmes, à chaque fenêtre,  
Regardent au loin, vers la mer  
Si l'on voit, là-bas, reparaître  
Tous ceux qui sont partis hier.

Enfin, la flottille au rivage  
Aborde, tout est débarqué.  
On fait l'appel de l'équipage  
Tous sont là, pas un n'a manqué:

La nuit descend, la mer immense  
Se fond à l'horizon parmi  
Les grands nuages; le silence  
Plane sur le bourg endormi.

# Automne

## Rêverie

Les arbres ont perdu leur verdure brillante,  
On ne voit plus de fleurs dans le jardin désert;  
Les nids abandonnés n'ont plus de voix qui chante,  
La nature frissonne au souffle de l'hiver.

J'ai, sur un guéridon, tout près de ma fenêtre,  
Un petit rosier blanc entr'ouvert à demi,  
Pauvre fleur solitaire, en qui je vois renaître  
Dans un lointain vermeil, le printemps endormi.

Ainsi, quand vient pour nous l'automne de la vie,  
Une seule vertu suffit pour l'embellir  
Et prêter son parfum à l'âme endolorie,  
En attendant l'avril qui ne doit pas finir.



## **Pleurez les morts!**

Mourn for the dead,  
They have passed away.

Pleurez les morts; la froide nuit  
Les enveloppe de son ombre,  
Et la blanche étoile qui luit  
N'éclaire pas leur tombeau sombre.

La feuille, au printemps, reverdit,  
Les oiseaux chantent dans les arbres,  
Le soleil partout resplendit:  
Eux restent couchés sous leurs marbres.

Pleurez les morts; le vent du soir  
Gémit, et, de sa tiède haleine,  
Baigne vos fronts; qui peut savoir  
Si ce n'est pas leur âme en peine?

Lorsque la neige des hivers  
Remplace la douce verdure,  
Les nids des oiseaux sont déserts  
Et la forêt est sans murmure.

Au nid les oiseaux reviendront  
Chanter encor sous la feuillée;  
Tandis que les morts dormiront

Seuls, sous la terre soleillée.

Pleurez les morts; le vent du soir  
Gémit, et, de sa tiède haleine,  
Baigne vos fronts; qui peut savoir  
Si ce n'est pas leur âme en peine?

La lune tremble sur les flots,  
Et, sous le saule qui se penche,  
On croit entendre des sanglots  
S'échapper de chaque croix blanche.

À genoux, répandez des pleurs,  
Priez; quelqu'un, dans le mystère,  
Viendra, sur le gazon sans fleurs,  
Cueillir vos pleurs, votre prière.

Pleurez les morts; le vent du soir  
Gémit, et, de sa tiède haleine,  
Baigne vos fronts; qui peut savoir  
Si ce n'est pas leur âme en peine?

## Rayons et ombres

Imité de l'anglais du Col. Patten.

All that's bright must fade  
The brightest still the fleetest

C'est quand le ciel revêt sa plus riche couleur  
Que le soleil pâli vers son couchant décline;  
Quand la rose à nos yeux ouvre toute sa fleur,  
Sur la tige on peut voir sa tête qui s'incline.

L'oiseau trouve toujours son plus touchant refrain  
À cette heure où le soir vient fermer sa paupière;  
Et l'écharpe qu'Iris fait flotter dans sa main  
Jette en disparaissant sa plus vive lumière.

Les gouttes de cristal que le matin répand  
S'allument au rayon qui les fait disparaître;  
Et l'étoile du soir projette, en s'éteignant,  
De tous ses rayons d'or le plus brillant peut-être.

De nos jours tel, hélas! est le cruel destin:  
La paix que nous goûtons précède les alarmes;  
Le soir vient nous ôter le bonheur du matin,  
L'œil à peine a souri qu'il se voile de larmes!

Bien loin de notre sphère, il est pourtant un lieu

## Les perce-neige

Où notre âme n'a plus à redouter l'épreuve,  
Où, contemplant de près les splendeurs de son Dieu.  
Dans l'amour infini le cœur nage et s'abreuve.

On y respire en paix le souffle du bonheur  
Sans que le doute amer y mêle sa tristesse;  
Fasse le ciel clément, un jour, que notre cœur  
Se plonge dans ces flots d'éternelle allégresse!

## Les oiseaux sont partis!

À Saint-Georges.

Ils sont partis; à la fenêtre  
Je ne les vois plus voleter,  
Et la graine que j'y viens mettre  
Par le vent se fait emporter.  
Où sont leurs chansons gracieuses  
Et leurs courses capricieuses  
Sur la grange au chaume bruni?  
Et la joyeuse chasse aux mouches,  
Pour nourrir les petites bouches  
Qui s'ouvrent tout au fond du nid?

Hélas! le souffle de l'automne  
Est venu glacer le vallon;  
La nature entière frissonne  
Aux caresses de l'aquilon.  
La feuille a tombé de la branche,  
Et, sur l'arbre, la neige blanche  
À sa place semble frémir;  
Et, dans le jardin froid et sombre  
Qui n'a plus de soleil ni d'ombre,  
La bise seule vient gémir.

Ô printemps, ô fleurs, ô jeunesse,  
Ô bosquets où j'allais rêver,

Où j'entendais avec ivresse  
Le chant des oiseaux s'élever!  
Ils sont partis, l'hiver les chasse,  
La solitude les remplace.

Ainsi, nos jours frais et riants  
S'envolent devant la vieillesse  
Qui, dans son passage, nous laisse  
Courbés sous les neiges du temps!

## Souvenirs

À Benjamin Sulte.

L'ombre s'allonge dans la plaine,  
Et, sur le grand chemin qui mène  
Jusqu'aux confins de l'horizon,  
Je vois encor la blanche trace  
Du gros attelage qui passe  
Tout auprès de notre maison.

Les troupeaux entrent à l'étable,  
Tandis que, sous le vieux érable,  
Nous arrêtons soudain nos jeux;  
Car, c'est l'heure de la prière,  
Et la cloche invite la terre  
A porter son cœur vers les cieux.

L'ombre s'épaissit davantage  
Et, vers l'ouest, un gros nuage  
Voile le ciel décoloré;  
On se parle encore à voix basse,  
Puis, bientôt, la paupière lasse  
Se clôt sur un songe doré.

Telle est l'enfance calme et pure;  
Plus tard, la route devient dure,  
Et le soleil luit moins souvent;

Les nuits ont moins de songes roses,  
Et, si l'on connaît plus de choses,  
Hélas! on souffre plus! Pourtant,

Ces fleurs des premières années,  
Écloses à peine et fanées,  
De l'âge remontant le cours,  
Souvenirs que le cœur écoute,  
Viennent refleurir notre route  
Et parfumer nos derniers jours.



## Mort d'une jeune fille

Mère, pourquoi donc ma pensée,  
Sur l'aile du vague empressée,  
Au loin s'égaré si souvent?  
Pourquoi, sur leurs tiges pendantes,  
Mes fleurs se courbent, languissantes?  
Mes pauvres fleurs que j'aimais tant!

Je me trouve à songer sans cesse,  
Et souvent, ta douce caresse  
Laisse encor un vide en mon cœur;  
Pourquoi mon âme est si rêveuse,  
Mère? ne suis-je plus heureuse,  
Ici, de notre ancien bonheur?

Le soir, j'entends des voix unies  
Chanter de douces harmonies  
Dont le son me fait tressaillir;  
Puis, j'ai des visions étranges;  
Je vois passer, passer des anges,  
Et je ne puis plus m'endormir!

Souvent l'un d'eux près de ma couche  
S'arrête, et sa divine bouche  
S'ouvre, quand je veux sommeiller;  
Hier, il prit ma main dans la sienne,  
Et sa voix, semblable à la tienne,  
Chanta, près de mon oreiller:

« La brise descend sur la rose,  
« Et son souffle léger dépose  
« Dans son sein l'arôme enchanteur;  
« Le soir, quand la brise repasse,  
« La tige seule est à sa place:  
« Une main a cueilli la fleur.

« La rose est comme la jeunesse  
« Que le vent des plaisirs caresse  
« Et qui voit un long avenir;  
« Mais à la fin de la journée,  
« Elle tombe toute fanée,  
« Sans laisser même un souvenir. »

L'ange, alors, sur mon lit se penche,  
Et le vent de son aile blanche  
Emporta mon âme après lui;  
Je regardai son blanc sillage,  
Puis il se couvrit d'un nuage...  
Et puis... tout s'est évanoui!

On dit que le Seigneur appelle  
Là-haut, dans sa vie éternelle,  
Celui qui voit l'ange ici-bas;  
Et, le soir, cette âme si pure  
S'échappa dans un doux murmure,  
Suivit l'ange... et ne revint pas!...

# Hiver

## Hiems

À Faucher de Saint-Maurice.

Quand, au souffle de la rafale,  
La neige couvre les sillons,  
Quand le soleil est froid et pâle,  
Où vont les papillons?

Quand les feuilles tombent, frileuses,  
Sous les grands arbres dégarnis,  
Où vont les voix harmonieuses  
Qui chantaient dans les nids?

Quand les fleurettes du parterre  
N'ont plus de suc à lui donner,  
Dites, où l'abeille légère  
Va-t-elle butiner?

Et quand, sur la plaine déserte,  
L'hiver tend ses mates couleurs,  
Où vont l'herbe et la feuille verte,  
Où vont les pauvres fleurs?

Quand la neige couvre la plaine,  
Oiseaux, abeilles, papillons  
Vont sur une terre lointaine  
Chercher les chauds rayons.

Au printemps, les feuilles renaissent,  
Au bois, sous les souffles tiédés,  
Tandis que les fleurs reparaissent  
    Dans les prés reverdis.

## Fleurs d'hiver

À Eudore Évanturel.

Petites fleurs qui, sur vos tiges frêles,  
Tremblez au souffle de l'hiver,  
Vous n'avez pas, comme l'oiseau, des ailes  
Pour fuir loin du jardin désert.

Le givre étend sur vous sa gaze blanche  
Qui voile votre éclat vermeil;  
Et, sous son poids, votre tête se penche,  
Cherchant un rayon de soleil.

Petites fleurs, là-haut, dans ma mansarde,  
L'hiver n'est pas encor monté;  
Le soleil luit, et mon foyer vous garde  
Un peu des chaleurs de l'été.

Avec le coin de sol qui vous vit naître,  
Là-haut je vous emporterai,  
Et doucement, au bord de ma fenêtre,  
Près de moi je vous placerai.

Vous tiendrez lieu de la famille absente  
Et des vieux amis dispersés;  
Vous parlerez à mon âme souffrante  
Du souvenir des jours passés.

## Les perce-neige

Car notre hiver, à nous, c'est la vieillesse,  
Et la neige, nos cheveux blancs;  
Comme vous, fleurs, notre tête s'affaisse  
Et nos pieds deviennent tremblants.

À mon foyer vous aurez une place,  
Mais, en retour, petites fleurs,  
Vous donnerez au logis votre grâce,  
Votre parfum et vos couleurs.

## La neige

À Frédéric Gerbié.

Oh! the snow, the beautiful snow.  
Filling the earth and sky below!

Oh! la neige, la belle neige,  
Voltigeant partout sous les cieux,  
À tout passant faisant cortège  
De ses flocons blancs et soyeux!  
Elle nous baigne la figure  
Dans ses éblouissants cristaux,  
Cette neige fraîche et si pure  
Qui doit pourtant se fondre, obscure,  
Avec la fange des ruisseaux.

Les chevaux piaffent dans la rue,  
Tout en face de la maison;  
Sur leur crinière qui remue  
Se tend une blanche toison.  
Le cocher, impatient, fouette:  
L'équipage part au galop;  
On entend tinter la clochette,  
Mais la neige molle et discrète  
Étouffe le bruit du sabot.

Couvert d'une fourrure épaisse,  
Dans son sleigh couché, nonchalant,



Le bourgeois, à son aise, laisse  
Tomber un regard indolent  
Sur le flot qu'en passant refoule  
Son équipage étincelant;  
Quelques murmures de la foule  
S'échappent, puis le flot s'écoule,  
Les uns jurant, d'autres riant.

Car, c'est la première *bordée*,  
C'est du nouveau, l'on est content,  
L'on rit; vous n'avez pas d'idée  
Comme rire rend indulgent.  
Puis, ce tapis blanc et sans tache,  
Qui s'étend sur le sol durci  
Où l'œil avec plaisir s'attache,  
C'est comme le pardon qui cache  
Ce que le crime avait noirci.

On ne pense pas au chauffage:  
On a tant souffert des chaleurs!  
On ne pense pas au chômage:  
Qui sait? Les temps seront meilleurs!  
Au cœur on n'a que l'espérance,  
Ce mirage de chaque jour;  
On se hâte dans la dépense  
De cette courte jouissance:  
La douleur aura bien son tour.

C'était la première *bordée*,  
Et la neige faisait plaisir;

Depuis... vous n'avez pas d'idée  
Comme la neige fait souffrir!  
Comme au pauvre monde elle est dure,  
(Hélas! nous nous étions trompés!)  
Comme elle frappe la figure  
Et nous fait sentir sa piquêre  
Jusque sous nos habits râpés!

Les maisons sont froides, mal closes;  
Il fait froid dedans et dehors:  
Ah! que l'on voit de tristes choses  
Dans l'âtre où les charbons sont morts!  
– Neige, qui baignes ma figure  
De tes éblouissants cristaux,  
Ô neige, si blanche et si pure,  
Hâte-toi de te fondre, obscure,  
Avec la fange des ruisseaux!

## Chez le riche en hiver

À M. le Comte de Prémic-Rial.

Au dehors gronde la rafale,  
Et la neige, épais tourbillon,  
Fouette la vitre qu'un jour pâle  
Éclaire d'un dernier rayon.

Il est cinq heures. Dans la chambre,  
L'âtre projette sa lueur,  
Et, par ce grand froid de décembre,  
Répand une douce chaleur.

Étendu sur sa longue chaise,  
Le père, se penchant pour voir,  
À la lumière de la braise,  
Parcourt la gazette du soir.

Dans le fond, au bout d'une table,  
Des enfants au regard narquois  
Écoutent, souriants, la fable  
Que l'aîné lit à demi-voix.

La mère, auprès de la fenêtre,  
Voyant le jour baisser encor,  
Quitte sa tâche et vient remettre  
Dans l'étui ses lunettes d'or.

L'ombre se répand, plus épaisse.  
La rafale gronde toujours  
Au dehors, et la neige presse  
Les carreaux avec des bruits sourds.

On attise le feu dans l'âtre  
Qui se reprend à rayonner:  
Voici qu'à l'horloge d'albâtre  
Six heures vont bientôt sonner.

La salle voisine s'entr'ouvre,  
Et, parmi le rayonnement  
Des lustres, l'œil ravi découvre  
Le dîner qui se sert, fumant.

## Chez le pauvre en hiver

À Alfred De Celles.

L'humble logis n'a qu'une pièce;  
Et les murs sales, dégarnis,  
Offrent au regard la tristesse  
Et le désordre des vieux nids.

Par les ouvertures mal closes  
Entre le vent glacé du soir;  
On croit voir de lugubres choses  
Au fond de l'âtre froid et noir.

Sur sa couchette nue et dure,  
Dans un coin, le père, souffrant,  
Cache la douleur qu'il endure  
Avec un sourire navrant.

Plus loin, deux enfants au front pâle  
Dorment, les bras entrelacés;  
Leur souffle siffle comme un râle,  
Et leurs petits pieds sont glacés.

Sous la lampe fumeuse et basse,  
La mère, seule, pour nourrir  
La famille, quoique bien lasse,  
Force son aiguille à courir.

Elle a, pendant cette journée,  
Travaillé sans compter son temps;  
Sa tâche n'est pas terminée,  
Il faut encor peiner longtemps.

Hélas! plus de pain dans la huche,  
Et les remèdes coûtent cher:  
Voici que la dernière bûche  
Est éteinte depuis hier.

Songeant à toutes ces misères  
Elle voit l'espoir qui s'enfuit,  
Et ses larmes coulent, amères,  
Dans le silence de la nuit.

## Les passereaux d'hiver

À A. Lusignan.

Aussitôt que le froid s'avance,  
Tous les oiseaux, en troupe immense,  
Viennent, criant, du haut des airs:  
Puis, de la plaine désolée,  
Chacun prend bientôt sa volée,  
Et nos bosquets restent déserts.

Les hirondelles les premières,  
Et les mouettes les dernières  
Partent. Tout seuls, les passereaux,  
Sans craindre la neige et le givre,  
Avec nous consentent à vivre  
Quand le froid glace nos carreaux.

Il faut les voir, ces oiseaux frêles,  
À la neige tendant leurs ailes,  
Gazouiller sur le toit glissant;  
Lorsque tout le monde frissonne,  
Leur rapide essaim tourbillonne,  
Gracieux, autour du passant.

C'est une danse échevelée  
Sur la gouttière dentelée  
Par les glaçons; ce sont, dans l'air,

Des zig-zags et des courses folles,  
Des chutes et des cabrioles,  
Aussi changeantes que l'éclair.

Couchés dans vos chaudes voitures,  
Ensevelis dans vos fourrures,  
Les avez-vous vus accourir,  
Cherchant sur la neige mouillée  
La petite graine oubliée  
Qui les empêche de mourir.

Le froid est noir, l'hiver est rude,  
Mais soyez sans inquiétude  
Pour ces hôtes de nos frimas;  
Le Dieu qui fait mouvoir leurs ailes  
Met dans leurs petits coeurs fidèles  
Un sang qui ne refroidit pas.

Si cependant, à la fenêtre  
L'un d'eux vient becqueter, peut-être  
Une frileuse et blanche main  
À ce petit ami qui guette  
Voudra-t-elle jeter la miette  
Dont il fera tout un festin.

Au premier froid, les autres partent,  
Comme ces amis qui s'écartent  
Quand le malheur sur nous s'étend;  
Mais eux gardent toujours la place,  
Et ni le soleil ni la glace



Les perce-neige

Ne peut changer leur cœur constant.

## Au patinoir

À Joseph Marmette.

Sur la surface bleue et lisse,  
Rapide comme l'éclair, glisse  
L'essaim brillant des patineurs;  
On dirait une étrange chasse  
De joyeux fantômes, qui passe  
À la suite de ses veneurs.

La ronde immense se déroule  
Sous les yeux ravis de la foule,  
Pour revenir en tournoyant;  
Pendant que chaque reverbère  
Jette sur elle sa lumière  
Au reflet clair et chatoyant.

Longtemps ses courbes gracieuses  
Se succèdent, silencieuses,  
Comme dans un mouvant décor;  
Puis le tourbillon vole et passe,  
Et le profond miroir de glace  
Semble vibrer sous son essor.

Puis le large ruban se coupe  
De çà de là se forme un groupe  
Qui, plus loin, se rompt à son tour

Pour commencer la course folle  
Où chacun s'entre-croise et vole  
Avec un bruissement sourd.

La vitesse augmente, la fièvre  
Monte, l'œil s'allume, la lèvre  
S'ouvre, l'éclat joyeux des voix  
S'étend sous la voûte sonore,  
Ainsi qu'au lever de l'aurore  
L'appel des oiseaux sous les bois.

Parfois, un patineur novice  
Entraîné par son élan, glisse  
Et tombe; alors, on voit, souvent,  
Dans une commune disgrâce,  
Ceux qui suivaient la même trace  
Tomber sur l'obstacle mouvant.

Ces chutes sont peu dangereuses;  
– J'en ai vu de plus sérieuses.  
Dans le monde non-patineur; –  
On porte, ici, la tête haute  
En se relevant de sa faute,  
Car tout est sauf, même l'honneur.

Mais voici que les bruits s'apaisent,  
Les voix, qui s'élevaient, se taisent  
Dans un accord mystérieux;  
C'est que, tout au haut de la glace,  
L'orchestre jette, de sa place,

Ses préludes harmonieux.

Sous le charme de la cadence,  
La ronde repart, se balance,  
À pas ondulants et rythmés;  
On n'entend qu'un faible murmure  
Qui flotte et marque la mesure  
Parmi les groupes animés.

Puis, le mouvement plus rapide  
Court; le long ruban se dévide  
À pas brusques, précipités;  
Les patineurs passent, s'effacent,  
Et puis, l'instant d'après, repassent  
Comme en un vertige emportés.

Mais, une légère buée  
S'élève et forme une nuée  
Autour des lustres jaunissants.  
L'heure déjà tardive passe,  
La fatigue montre sa trace  
Sur les visages pâlissants.

L'orchestre éteint sa voix qui râle,  
Pendant que, là-bas, le jour pâle  
Regarde au guichet entr'ouvert;  
Il est temps de partir, la foule  
Silencieusement s'écoule  
Vers le chemin froid et désert.

C'est ainsi que notre existence,  
Pendant les premiers jours, s'avance  
Dans la joie et sous la clarté;  
Mais, vers le milieu de la route,  
L'homme, surpris, regarde, écoute:  
Il est seul, dans l'obscurité.

# Mélanges

## À Corinne et Mariette

Ô petites, je n'écris bien  
Qu'en vous regardant l'une et l'autre;  
Car, si j'en prends un peu du mien,  
J'y mets aussi beaucoup du vôtre.

Avec vous, je n'ai pas besoin  
De chercher les grandes pensées;  
Et je ne vais jamais bien loin  
Trouver vos âmes empressées.

Nous nous parlons très librement,  
– Nous connaissant de vieille date, –  
Et j'apprends, avec vous, comment  
Dire une chose délicate.

Et puis, je suis toujours certain  
D'intéresser mon auditoire:  
Je parlerais jusqu'au matin  
Qu'on écouterait mon histoire.

Je suis fier, au fond, savez-vous,  
De ces petits succès d'estime;  
Car, on peut le dire, entre nous:  
Le simple est tout près du sublime.

Vous êtes là, tantôt riant,

Tantôt toutes effarouchées;  
Et je suis sûr, en vous voyant,  
Que, du coup, je vous ai touchées.

Ah! si, pour écrire ou parler,  
On regardait toujours l'enfance,  
Que de traits on saurait voiler,  
Qui font plus de mal qu'on ne pense!

Petites, puissiez-vous toujours,  
– Pour éviter toute blessure, –  
Vous contenter de mes discours  
Pauvres, mais au moins sans souillure.



## L'aveugle

Vous dont les yeux s'ouvrent sans cesse  
Au glorieux éclat du jour,  
Vous qu'un joyeux soleil caresse  
À chaque instant avec amour;  
Vous qui, sur la terre fleurie,  
Marchez en regardant les cieux,  
Et qui, dans la verte prairie,  
Pouvez guider vos pas joyeux.

Vous pensez quelquefois, sans doute,  
En cheminant dans les clartés,  
Qu'un malheureux poursuit sa route  
Dans la nuit noire, à vos côtés.  
Pour lui, sans cesse un sombre voile  
Sur la nature est étendu:  
Son horizon est sans étoile,  
Son soleil, à jamais perdu.

De quelque côté qu'il s'avance,  
L'ombre impénétrable le suit;  
Autour de lui, sépulcre immense,  
La nuit sans fin, toujours la nuit!  
Et, dans sa zone sans lumière,  
Vivant comme sous un linceul,  
Il est constamment solitaire  
Sans pouvoir jamais être seul.

Comme vous, j'ai vu la nature  
Et j'ai joui de ses beautés;  
J'ai vu l'éclatante parure  
Du ciel, et ses douces clartés.  
Je travaillais comme les autres,  
Content, sans refuser mon tour;  
Et mes deux bras, comme les vôtres,  
Gagnaient le pain de chaque jour.

Et le soir, assis sur la porte  
Avec ma femme, je voyais  
Mes enfants, joyeuse cohorte,  
S'amuser, et puis je disais,  
En voyant au ciel un nuage:  
– Demain, nous aurons mauvais temps.  
– Un compagnon, après l'ouvrage,  
S'arrêtait, nous causions, contents.

Toujours assez de pain en huche,  
Les enfants n'allaient pas pieds nus;  
L'hiver, dans le poêle, une bûche;  
Les pauvres étaient bienvenus.  
Hélas! ce temps a passé vite!  
Mes yeux sont partis: après eux,  
Le malheur est venu de suite,  
Avec son cortège hideux.

La nudité, le froid, la faim  
Et ses déchirements; en sorte

Qu'il m'a fallu tendre la main.  
Ces bras si forts à leur ouvrage,  
Jadis jamais ne se lassant,  
Savez-vous qu'il faut du courage  
Pour les tendre vers le passant!

Croyez, ce n'est pas la paresse;  
Si seulement je pouvais voir!...  
Mais, en attendant, la faim presse,  
Il leur faut du pain pour ce soir!  
– Donnez; et que la Providence,  
Pour ce service à moi rendu,  
Vous remette, en sa bienfaisance,  
Tout le bonheur que j'ai perdu.

## La visite du petit pauvre

À Mme J. J. R.

Je ne viens pas, Messieurs, pleurer à votre porte;  
Regardez, ma figure est joyeuse et n'apporte  
Que des traits souriants où l'espérance a lui;  
Je ne vous dirai pas que dans notre demeure,  
Il fait froid, ce matin, et que ma mère pleure,  
Non: tout, jusqu'au malheur, doit sourire aujourd'hui.

Voyez, j'ai revêtu mes beaux habits de fête  
Et moi, pauvre petit, je me suis mis en tête  
De venir, comme un grand, en visite vous voir.  
Ne me repoussez pas; car, malgré ma misère,  
Mon souhait vous sera, peut-être, plus sincère  
Que tous ceux qu'aujourd'hui vous allez recevoir.

Dieu, toujours généreux dans les dons qu'il dispense,  
A mis autour de vous une heureuse abondance:  
Ah! puissiez-vous longtemps conserver ses bienfaits!  
Et qu'il vous donne aussi la santé qui fait vivre,  
Et sa force d'en haut, pour que vous puissiez suivre  
Le sentier du devoir et ne tomber jamais.

Qu'il garde tous vos jours de la tristesse amère,  
À vos petits enfants qu'il conserve leur mère,  
Leur mère, ange d'amour, veillant sur leur sommeil!

Bien loin de leur chevet qu'il chasse la souffrance  
Et que, chaque matin, sa douce Providence  
Viennne, dans un rayon, sourire à leur réveil.

Et vous qui n'avez que mon âge,  
Que votre ciel soit sans nuage,  
Petits enfants, soyez heureux!  
Coulez tous vos jours sans alarmes,  
Et que l'amertume des larmes  
Jamais ne ternisse vos yeux.

Que le froid jamais ne vous presse,  
Qu'une maternelle caresse  
Vous éveille chaque matin;  
Que jamais votre bonne mère  
N'ait une larme à sa paupière  
Quand vous demanderez du pain!

L'hiver, dans vos maisons bien closes,  
Jouez; et, l'été, que les roses  
Se tressent dans vos blonds cheveux.  
Aimez bien votre douce mère,  
Aimez bien aussi votre père,  
Celui de la terre, et des cieux.

Et tandis que le froid, la neige,  
Chaque matin, triste cortège,  
Nous accompagnent ici-bas,  
À nous, enfants, faites l'aumône;  
Et Dieu vous devra la couronne,

Là-haut, qui ne se flétrit pas!

## Journaliste et abonnés

Depuis tout près de quarante ans  
Je viens frapper à votre porte,  
Chaque jour; beau temps, mauvais temps,  
Fidèle ami, je vous apporte  
Tout ce qui peut intéresser  
Votre cœur, votre intelligence,  
Tâchant de ne jamais blesser  
La plus sensible conscience.

J'ai passé par des chemins durs.  
Et j'ai, bien souvent, dans la route,  
– Mes yeux n'étant pas encor sûrs, –  
Hésité dans l'ombre du doute.  
Mais mon courage a tenu pied,  
Et l'aide de la Providence  
Avec votre bonne amitié,  
A soutenu ma confiance.

Je n'ai pas flatté les puissants,  
J'ai toujours dénoncé le vice;  
Quand les chemins étaient glissants  
Je m'appuyais sur la justice.  
Fidèle soldat du devoir,  
J'ai, bien souvent, étant honnête,  
Refusé l'argent, pour pouvoir  
Avec vous porter haut la tête.

J'ai travaillé, lutté longtemps,  
Ayant la force et la jeunesse,  
Croyant toujours qu'avec le temps,  
Si je n'avais pas la richesse,  
Dans l'avenir du moins j'aurais  
Une modeste indépendance:  
Car, dans les jours les plus mauvais,  
On ne perd jamais l'espérance.

Mais voilà que l'âge s'en vient,  
Et la lutte est plus difficile;  
Si le courage se soutient,  
Le bras est un peu moins docile.  
Il nous faut, pour ne pas plier,  
Nous assister les uns les autres:  
Souffrez que je vienne appuyer  
Quelquefois ma main sur les vôtres.

Dieu qui nous a toujours bénis,  
Veut éprouver notre courage;  
Si nous savons rester unis  
Nous pourrons soutenir l'orage.  
Et, quand viendra le temps meilleur,  
Vous aurez cette douce joie  
D'avoir mêlé votre bonheur  
Aux épreuves que Dieu m'envoie.



## L'océan

Imité de l'anglais du Col. Patten.

Sombre et fier Océan dont la crête écumeuse  
Semble toujours la même et change à chaque instant,  
Combien de voyageurs sur ta vague brumeuse  
Vont chercher la fortune ou le nom éclatant!

La mère te maudit lorsque ton flot perfide  
Engloutit un enfant tendrement adoré;  
La pauvre fiancée, ouvrant son œil humide,  
Explore longuement ton horizon doré.

Hélas! son désespoir entrevoit sous ton onde,  
Tout là-bas, une tombe isolée et profonde;  
Roule, roule ta vague et ton flot séducteur;

Océan sans repos et qui gronde sans cesse,  
Brillant comme nos jours que le soleil caresse,  
Comme eux ton flot renferme un mirage trompeur!

## Halte

Convention des anciens élèves du collège Sainte-Marie,  
de Montréal, en juillet 1882.

À l'abbé H. R. Casgrain.

Nous voici revenus dans ces murs tutélaires  
Où s'élevaient jadis nos ferventes prières,  
    Nos chants et nos hymnes pieux;  
Murs à l'ombre desquels s'écoula notre enfance,  
Loin de tous les dangers, pleine de confiance  
    Dans un avenir radieux.

Salut! temple sacré, salut! maison bénie,  
Sur ton vieux dôme, encor, ce bienfaisant génie  
    Qui nous conduisait par la main,  
Plane comme autrefois; et, sous ton haut portique,  
Nos coeurs, soudain frappés d'un souvenir magique,  
    Ont reconnu l'ancien chemin.

Ô mes vieux compagnons, dans ces immenses salles,  
Dans la chapelle sainte aux voûtes magistrales,  
    Et dans ces profonds corridors,  
Ne vous semble-t-il pas, à travers l'ombre épaisse  
Des ans, voir repasser notre heureuse jeunesse  
    Et les brillants rêves d'alors?

Vous les rappelez-vous, ces heures fortunées?  
Hélas! depuis ce temps, un grand nombre d'années  
    Ont passé sur nos fronts rêveurs,  
Sans pouvoir, cependant, effacer la mémoire  
Des jours heureux vécus sous ce toit: leur histoire  
    Est écrite au fond de nos coeurs.

Elle est écrite aussi partout: sur chaque pierre,  
L'œil du souvenir lit un brillant caractère  
    Qui se détache à chaque pas.  
Elle est dans cet écho dormant sous chaque voûte  
Qui s'éveille soudain et que le cœur écoute,  
    Si l'oreille ne l'entend pas.

Elle est écrite ici, surtout, dans cette enceinte<sup>1</sup>  
Où la voix des adieux n'est pas encore éteinte,  
    Où nous nous sommes séparés,  
Un jour, le cœur ému, mais rempli d'espérance,  
Pour nous aventurer sur l'océan immense  
    Et dans des pays ignorés.

Longtemps nous avons vu notre nef vagabonde  
Explorer en tous sens la mer vaste et profonde,  
    Lorsqu'un jour, une grande voix,  
Comme un chant maternel, à l'accent doux et tendre,  
Vint frapper notre oreille et sembla faire entendre  
    Un écho des jours d'autrefois.

---

<sup>1</sup> La salle des promotions.

Aux sons mystérieux de cet écho d'enfance,  
À ce cri de rappel, une vive espérance  
    Remplit nos coeurs d'un doux émoi;  
Quittant pour un moment la pénible carrière,  
Nous avons retourné nos regards en arrière,  
    Mes amis, et voilà pourquoi

Nous sommes revenus dans ces murs tutélaires  
Où s'élevaient jadis nos ferventes prières,  
    Nos chants et nos hymnes pieux,  
Murs à l'ombre desquels s'écoula notre enfance,  
Loin de tous les dangers, pleine de confiance  
    Dans un avenir radieux.

Nous sommes revenus, à la voix paternelle  
Qui nous a rappelés, rendre un compte fidèle  
    Des talents qu'on nous a donnés;  
Nous sommes revenus sous nos vieilles bannières,  
Raconter simplement à nos plus jeunes frères  
    Ce qu'ont pu faire leurs aînés.

Vos aînés, mes amis, au livre de l'histoire  
N'ont pas pu tous inscrire une page de gloire,  
    Mais, s'ils n'ont pas eu ce bonheur,  
Tous ceux que vous voyez ont cette joie immense  
D'avoir pu conserver au livre de l'enfance  
    La page blanche de l'honneur.

Ils peuvent porter haut et le cœur et la tête,  
Et si tous n'ont pas pu s'élever jusqu'au faîte,

Du moins, on pourrait voir encor,  
Sur ces fronts qu'autrefois ceignit mainte couronne,  
Un sillon lumineux où, brillante, rayonne  
L'*Alma mater* en lettres d'or.

C'est sous ce nom sacré qu'ils marchent dans la vie,  
C'est l'étoile de mer qu'ils ont toujours suivie  
Et qu'ils suivront sans dévier.  
La route, quelquefois, est montante et pénible,  
Mais ils savent qu'ici, l'erreur est impossible,  
Et qu'ils sont dans le droit sentier.

Pour vous, qui commencez ici-bas la carrière,  
Partout où vous irez, sur cette immense terre,  
Vous trouverez, sur le chemin,  
Ferme dans le devoir et le cœur et l'ouvrage,  
Quelqu'un de vos aînés, luttant avec courage  
Et prêt à vous tendre la main.

Celui-là, vous pourrez le regarder en face:  
Si, sur son front, des ans vous remarquez la trace,  
Du moins jamais vous n'y verrez  
Le regard hésitant du fourbe qui se cache,  
Car il a conservé sa dignité sans tache  
Et ses souvenirs vénérés.

Plusieurs d'entre eux, hélas! et des meilleurs, sans doute,  
Qui manquent à l'appel, sont tombés sur la route,  
Comme des soldats pleins de cœur;  
De ceux-là vous pourrez en toute confiance

Garder au fond du cœur la chère souvenance:  
Ils sont morts au champ de l'honneur.

Et maintenant, vous, dont la constante tendresse  
Entoura de ses soins notre faible jeunesse,  
Vous, nos professeurs bien aimés,  
Qui, vous faisant petits pour être à notre taille,  
Nous avez préparés pour la grande bataille  
Et de votre courage armés!

Vous qui, même du sein de votre solitude,  
Sur nous veillez encore avec sollicitude,  
Et qui nous avez réunis  
Pour réchauffer nos coeurs à la flamme qui brille  
Vive comme toujours au foyer de famille,  
De nous tous, ah! soyez bénis!

Vous poursuivrez toujours votre œuvre si féconde,  
Et vous travaillerez, loin des regards du monde,  
Au bonheur de l'humanité;  
Et, lorsque les méchants, que tout succès irrite  
Chez les autres, viendront ternir votre mérite  
Et votre nom si haut porté,

Nous serons là, nous tous, pour leur crier: « Arrière!  
« Nous ne permettons pas qu'une voix téméraire  
« Sonne ici sa vaine clameur;  
« Allez porter ailleurs votre plainte inutile,  
« Ceux que vous attaquez ont, chez nous, droit d'asile,  
« Et leur honneur est notre honneur!

« Ils ont souffert la faim et la soif sans murmure,  
« Ils ont suivi l'Indien sous la forêt obscure,  
    « Le front meurtri, les pieds saignants;  
« Ils ont versé leur sang sur les champs de bataille,  
« Ils ont porté la croix à travers la mitraille,  
    « Pour offrir son baume aux mourants.

« Sur tout ce continent, on voit leur robe noire  
« Passer majestueuse à travers notre histoire,  
    « Comme un drapeau de ralliement;  
« Partout, nous les voyons poursuivre avec constance  
« L'Évangile à la main, cette œuvre qui commence  
    « Par de Brébeuf et Lallemand.

« Eux, dont la voix tonnait pour les grands de la terre,  
« Vont sans regret porter leur noble ministère  
    « Au fond d'un pays ignoré;  
« Eux, qui peuvent montrer des trésors de science,  
« Ils viennent humblement faire épeler l'enfance  
    « Aux pages du livre sacré. »

Oui, voilà quels sont ceux dont la voix paternelle  
À l'antique maison aujourd'hui nous rappelle  
    Pour cette fête du foyer;  
Et c'est pourquoi, le cœur content et l'âme fière,  
Nous avons sans regret quitté notre carrière  
    Pour reprendre le vieux sentier;

Le vieux sentier, tout plein des souvenirs d'enfance,

Où refléurit encor notre reconnaissance  
    Pour nos bien aimés professeurs;  
Pour ceux dont la constante et jalouse tendresse  
Entoura de ses soins notre faible jeunesse,  
Et qui furent nos bienfaiteurs.

Nous sommes revenus vers eux, de loin, sans doute,  
Mais nous avons gardé le même cœur en route,  
    Et leurs yeux pourront voir encor  
Sur ces fronts qu'autrefois ceignit mainte couronne,  
Le sillon lumineux où, brillante, rayonne  
    L'*Alma mater* en lettres d'or.



## **Fragment**

D'une cantate chantée à l'arrivée de  
S.A.R. la princesse Louise et du marquis de Lorne.

### **Premier soldat.**

Le tambour bat, le clairon sonne,  
Voici l'appel du régiment;  
Sur les remparts le canon tonne  
Allons, compagnons, en avant!

### **Deuxième soldat.**

Partons, déployons nos bannières,  
Oriflammes, flottez aux vents!  
Et toi, vieux drapeau de nos pères,  
Déroule tes plis triomphants.

### **Choeur.**

I

Sonnez, clairons des batailles  
Bronzes, tonnez vers les cieux!  
Éveillez de nos murailles  
Les échos si glorieux!

Et, vous guerriers magnanimes  
Qui dormez sous les lauriers,  
Levez-vous, héros sublimes,  
Découvrez vos fronts altiers!

Aux murs de la cathédrale,  
Décrochez le drapeau blanc;  
Dans la marche triomphale  
Venez prendre votre rang!

**Finale.**

Ô jours de combats glorieux  
Où sonnait la trompe guerrière!  
Ô vous tous, soldats valeureux  
Qui dormez sous la même pierre!  
Soleil qui jadis éclairas  
Tant de gigantesques batailles:  
Nuit discrète qui dérobas  
Tant de sanglantes funérailles!  
Le sang partout est effacé:  
Mettons ensemble notre gloire,  
Des grands noms de notre passé  
Chantons ensemble la mémoire!

## Après cinquante ans

À Louis Fréchette.

Ils se rencontraient sur la route,  
Après le travail, à pas lents,  
À l'âge où, flottant dans le doute,  
En lui-même le coeur écoute,  
Tout rêveur, des appels troublants.

Ils s'entrevoyaient dans la plaine,  
À l'heure chaude du midi,  
Où bêtes et gens sous un chêne,  
Fatigués, reprennent haleine,  
Offrant au vent leur front tiédi.

Puis, à l'église du village,  
Un dimanche, il leva les yeux:  
– Était-ce son air doux et sage,  
Ou bien la fleur de son corsage,  
Qui le rendit tout soucieux?

Elle, absorbée en sa prière,  
Tranquille, semblait ne rien voir  
Que l'autel baigné de lumière;  
Pourtant, il crut que sa paupière  
Frémissait sur son grand oeil noir.

Et puis, un soir, à la veillée,  
Il lui parla: sa voix tremblait  
Pendant qu'en son âme, éveillée,  
– Comme au printemps sous la feuillée, –  
La voix des amours modulait.

Elle écoutait, toujours rêveuse  
Et douce, avec un oeil surpris  
Et la lèvre silencieuse.  
Il savait qu'elle était heureuse  
Et que leurs coeurs s'étaient compris.

Bientôt, on les vit à l'église,  
Agenouillés devant l'autel:  
Elle jurait d'être soumise,  
Lui, de garder la foi promise  
Sous le regard de l'Éternel.

Et puis la vie à deux commence  
Dans l'extase des premiers jours;  
Bercés d'une même espérance,  
Chacun d'eux à la confiance  
D'un bonheur qui dure toujours.

Le temps court, la famille pousse,  
La maison de rires s'emplit;  
Elle, toujours vaillante et douce,  
Conduit gaîment et sans secousse  
Ce groupe frais qui l'embellit.

Tête brune ou bien blonde tête,  
Cheveux bouclés ou cheveux droits,

À chaque arrivant on fait fête,  
Et la maison est toujours prête  
À rélargir ses murs étroits.

Et, sans en avoir conscience,  
On vit, au jour le jour, sans voir  
Que, si le temps marche en silence,  
– De peur d’effrayer, – il avance  
Et que, bientôt, il sera soir.

Et les ans se suivent et passent,  
Les feuilles tombent bien des fois:  
Les sourires d’enfant s’effacent  
Et les voix profondes remplacent  
Les gazouillements d’autrefois.

La famille est nombreuse et forte  
Et grande: Dieu les a bénis,  
Si bien que, maintenant, la porte  
Va s’ouvrir pour que l’aîné sorte,  
Les laissant presque désunis.

Alors les deux vieux se regardent,  
D’abord, inquiets et tremblants;  
Puis davantage se hasardent:  
Ils s’aperçoivent qu’ils s’attardent  
Et que leurs cheveux sont tout blancs.

Leur coeur bat, leur bouche soupire:  
– Hélas! que nous avons vieilli  
Sans qu’on ait osé nous le dire!  
– Mais, elle, a repris son sourire

Bien vite, et dit, l'air recueilli:

« – Qu'importe donc si le temps passe  
Emportant les espoirs déçus,  
Puisqu'il nous laisse à notre place  
Vieillir sans avoir l'âme lasse  
Et sans nous en être aperçus!

« Tes cheveux blancs sont beaux quand même,  
Et, d'ailleurs, vois aussi les miens  
Qui me font un blanc diadème:  
Qu'importe-t-il donc si je t'aime  
Et si toujours tu te souviens! »

Et lui: – « Femme tu me rappelle  
À la raison: vivons encor;  
Car, moi, je te trouve aussi belle  
Que quand ton bonnet de dentelle  
Se rompait sous tes tresses d'or. »

Alors, leurs regards se voilèrent  
De larmes pleines de douceur,  
Leurs mains tremblantes se cherchèrent  
Et puis, leurs lèvres se touchèrent  
Dans un baiser monté du coeur.

## Vanitas Vanitatum

1<sup>er</sup> janvier 1882.

À W. C. Howells.

Encore un an qui passe et fuit,  
Pendant qu'à l'horizon le nouvel an s'avance,  
Rejetant d'un coup d'aile à l'immuable nuit  
Un lambeau de notre existence.

Pauvres mortels, faut-il pleurer  
L'an qui vient de finir ou celui qui va naître?  
D'ombre ou bien de soleil Dieu va-t-il l'entourer?  
De cela lui seul est le maître.

Hélas! tous nos jours sont tissus  
De joie et de douleur, de crainte et d'espérance;  
Et l'avenir, pour nous, a ses espoirs déçus,  
Comme le passé sa souffrance.

Quand, au matin, le ciel est pur,  
Le midi vient souvent le couvrir de nuages;  
Après le soleil d'or qui s'éteint dans l'azur,  
La nuit a ses soudains orages.

L'arbre paré de fraîches fleurs  
A-t-il toujours des fruits quand arrive l'automne?

Il suffit d'un moment pour flétrir ses couleurs  
Et jeter au vent sa couronne.

Mais pourquoi tant s'inquiéter?  
Ces jours de l'avenir, en verrons-nous l'aurore?  
Pèlerins ici-bas, nous voulons arrêter,  
Et le Seigneur dit: marche encore!

Au printemps, les fleurs renaîtront  
Et les nids s'emplieront de voix harmonieuses;  
Les souffles parfumés partout embaumeront  
L'ombre des nuits silencieuses.

Où seront-nous quand les oiseaux  
S'en reviendront, joyeux, chanter dans les grands arbres?  
– Allez le demander au secret des tombeaux:  
Nous serons couchés sous leurs marbres!



## La réponse du Séminole

Imité de l'anglais du Col. Patten.

Feu de partout! Lancez vos colonnes serrées!  
Je ne courberai pas mon front;  
Sur ce bras libre et fier, vos chaînes exécrées  
Jamais plus ne s'imprimeront!

Aux nuages du ciel j'ai dérobé leur foudre,  
À mon tour, et ce bras vainqueur  
Va marquer dans le sang la trace de la poudre  
Au pâle front de l'opresseur.

J'ai semé la terreur dans vos lointains villages,  
J'ai fait frémir vos coeurs souillés:  
J'ai scalpé vos guerriers et j'ai blanchi vos plages  
De tous leurs crânes dépouillés.

Vous m'offrez des traités, la paix? Votre offre est vaine,  
Je brave le visage blanc!  
Tout le fer de ma lance est trempé dans la haine;  
Mon cri de guerre est *mort et sang!*

Défendez vos foyers; le butin de la guerre,  
Prenez-le; moi mon seul plaisir  
Est de voir tout sanglant et mordant la poussière,  
L'homme blanc tomber et mourir!

Sa plainte à mon oreille est comme une harmonie,  
Sa souffrance, un baume à mon coeur;  
Je savoure à longs traits toute son agonie,  
Quand il se tord dans la douleur.

Vous me traquez partout, comme un gibier farouche,  
À travers plaines et bosquets;  
Partout j'ai devant moi la menaçante bouche  
Et la pointe de vos mousquets.

Moi seul, comme un guerrier, du haut de la colline,  
Avec ma fière lance au poing,  
Je tiens contre vous tous ferme, et ma carabine  
Vous dit: n'avancez pas plus loin!

Vous voulez dévaster mon wigwam solitaire?  
– Je l'ai moi-même incendié;  
Égorger devant moi mes enfants et leur mère?  
– Leur fraîche tombe est sous mon pié!<sup>2</sup>

Vous voulez par la faim me réduire, sans doute,  
Impuissants sur ceux que j'aimais?  
– Je vis de haine, c'est un pain dur, mais je doute,  
Qu'il vienne à me manquer jamais!

Oui, mon coeur tout entier jette sur vous sa haine,  
Mes yeux, leurs méprisants regards!

---

<sup>2</sup> Un grand nombre de Séminoles ont tué leurs propres enfants qu'ils considéraient comme un embarras durant la guerre.

## Les perce-neige

Jusqu'au dernier soupir de ma mourante haleine,  
Je braverai vos étendards.

Vous demander quartier? – Jamais. Et ma vengeance,  
Jamais vous ne la dompterez.

Je veux de votre sang faire une mer immense:  
Avec moi vous y tomberez!

## Hier et aujourd'hui

À Melle L. M.

C'était hier. Dans le feuillage,  
L'oiseau voletait librement,  
Et, sur le sable du rivage,  
Le flot murmurait doucement.

Devant nos yeux l'espace immense,  
Et, sur nos têtes le ciel bleu  
Où le soleil, cet oeil de Dieu,  
Nous accompagnait en silence.

Je les conduisais par la main;  
Ils me demandaient bien des choses,  
Dans leur cher babil enfantin,  
Sur les effets et sur les causes.

Et je leur disais: « Mes enfants,  
Je tâche de vous satisfaire,  
Mais vous saurez sans votre père,  
Hélas! lorsque vous serez grands! »

Nous entrions dans la prairie  
Où les parfums suivaient nos pas,  
Et sur cette plaine fleurie,  
Je jouissais de leurs ébats.

Puis, nous marchions près de la grève,  
Entre la forêt et la mer,  
Pleins de bonheur. C'était hier:  
Hier a passé comme un rêve!

Hélas! ils sont loin maintenant,  
Et je suis seul à les attendre;  
Car l'homme a remplacé l'enfant,  
Je n'ai plus rien à leur apprendre.

Ils ont leur famille, à leur tour.  
Moi, tandis que ma tête blanche  
Dans la solitude se penche,  
Je me souviens d'eux chaque jour.

Nous avions si longtemps ensemble  
Parcouru les mêmes sentiers,  
La main dans la main, qu'il me semble  
Dur de nous trouver étrangers.

– Telle est pourtant notre existence:  
Quand l'oiseau sait voler un peu,  
Il quitte sans regret le lieu  
Où s'abrita sa tendre enfance.

## Yesterday and to-day

(Traduction de M. W. C. Howells.)

'T was yesterday; amidst the leaves,  
The bird was volable in song;  
Above their pebbled bed the waves  
Silently, sweetly stole along.  
Before our eyes was space immense,  
And overhead the clear blue sky,  
Where the bright sun, that eye of God,  
Watched us in silence from on high.

I led my children-by the hand;  
Cause and effect the bade me tell, –  
In the dear voice of infant land, –  
Asking of me to teach them well.  
« My children, if you thus aspire,  
In paths of knowledge, I will lead,  
But you must learn without your sire  
Ah! then you will be great indeed. »

Suppose we enter the broad plain,  
Where perfumes are not always ours,  
I'll join you in the sweet domain,  
To share its labor and its flowers.  
Again, along these banks we stray  
Between the forest and the stream,

On plains of joy. 'T was yesterday,  
But yesterday is now a dream.

Alas! they're now in ripened years,  
I'm here alone; for them I wait: –  
In the child's place the man appears;  
No more to teach: 'T is now to late.  
It is *their* family, *their* home.  
*Me*, though white and bowed my head,  
Drooping in solitude alone, –  
I honor the steps the daily tread.

We had so long together strayed,  
Taken through life so wide a range,  
And hand in hand our journey made, –  
We cannot deem each other strange.  
Such is all life, where 'er 'tis set,  
The bird, when fledged is sure to fly,  
And quit the nest without regret,  
That sheltered it in infancy.

## Le porteur de journaux

Je ne suis pas un personnage  
Avec un brillant équipage  
Et des laquais tout galonnés;  
Quand j'arrive, les gens d'en face  
Ne s'élancent pas de leur place  
Pour coller aux vitres leur nez.

On ne voit pas, à ma venue,  
Les gens s'attrouper dans la rue  
Et se dire tout bas mon nom;  
Personne, autour de ma voiture,  
Ne vient épeler, je vous jure,  
Un indéchiffrable blazon.

Je suis un bon petit bonhomme,  
Trottinant son chemin tout comme  
Le plus humble des serviteurs.  
Tous les petits chiens me connaissent,  
Et les plus gros même me laissent  
Passer, presque comme un des leurs.

Mon nom! Vous l'ignorez peut-être?  
– Il est très facile à connaître  
Et n'est pas dur à prononcer;  
Disons que je m'appelle Pierre:  
Le nom ne fait rien à l'affaire,



Quand on entre sans s'annoncer.

Nous vivons dans un siècle étrange  
Où tout se culbute et se change;  
Où le gros million d'hier,  
Demain marchera dans la boue,  
Pendant qu'au sommet de la roue  
Son laquais trône et fait le fier.

C'est une grande comédie  
Où la voix la plus applaudie  
En vient bientôt à nous lasser;  
Le trône d'un instant se penche,  
L'acteur retombe sur la planche...  
On l'a déjà fait remplacer.

Chacun y fait son petit rôle,  
L'un obéit, l'autre contrôle,  
Puis, vient une puissante main;  
C'est la main de la Providence;  
Elle agite un peu la balance,  
Et... tout sera changé demain!

Ainsi, lorsqu'après un naufrage,  
Tous les passagers, à la nage,  
Battent les profondeurs de l'eau,  
Dans leur lutte avec la tempête,  
La plus illustre et l'humble tête  
Se trouvent au même niveau.

Sur un même morceau de planche,  
La main noire avec la main blanche  
Tente un effort désespéré;  
Et, si mon épaule est plus forte,  
Il se peut que je vous supporte  
Jusqu'au rivage désiré.

C'est pour cela que, sur la terre,  
Il faut savoir partout se faire,  
Dans la classe où Dieu les a mis,  
Des appuis en cas de faiblesse  
Et des aides pour la détresse:  
Il faut se faire des amis.

Je n'entends pas l'ami qui gruge  
Et vient chez vous chercher refuge  
Seulement quand le coffre est plein;  
J'entends cet ami véritable  
Qui vous fait asseoir à sa table  
Quand la vôtre n'a plus de pain.

Votre position est belle,  
Vous êtes en haut de l'échelle;  
Mais peut-être qu'un jour, viendra  
Une terrible catastrophe,  
Et j'ai peut-être en moi l'étoffe  
De l'ami qui vous sauvera.

Vous me devrez, avec la vie,  
Une gratitude infinie,

Je serez riche. Mais, pourtant,  
La chose peut se faire attendre,  
Et j'aimerais à pouvoir prendre  
Un petit acompte à présent.

Un sou, cinquante, à votre guise!  
Et ne craignez pas que je dise  
Le chiffre, s'il est trop petit;  
Donnez la pièce la plus mince;  
Avec vous je serai bon prince:  
Je vous ferai même crédit.

Et maintenant je vous souhaite,  
– Puisque la mode est ainsi faite, –  
Tous les biens que vous désirez:  
Aux mamans, un peu moins d'emplettes,  
Aux papas, de moins lourdes dettes,  
Aux enfants, des bonbons sucrés.

## À nos frères des États-Unis

À l'occasion de la grande célébration de la St. Jean-Baptiste,  
à Québec, le 24 juin 1880.

Frères, vous revenez d'une terre lointaine  
Pour vous asseoir une heure aux foyers des aïeux  
Èt revoir ce pays qu'un jour d'amère peine,  
Il vous fallut quitter pour chercher d'autres cieux.

Le coeur rempli des voix du passé, l'âme pleine  
Des anciens souvenirs, vous revenez, heureux,  
Respirer de nouveau l'atmosphère sereine  
Du sol natal, rêver sous ses grands bois ombreux.

Soyez les bienvenus! Sur la terre chérie  
Que le Ciel nous donna pour commune patrie,  
Tous vos noms de chacun sont encore connus.

Si nous avons longtemps pleuré sur votre absence,  
Nos coeurs sont aujourd'hui dans la réjouissance,  
Nos bras vous sont ouverts: soyez les bienvenus!

## Un souvenir et un hommage

Inauguration de la statue de Mgr Déziel,  
fondateur de Lévis, le 27 septembre 1885.

À L. P. Hébert.

Ô peuples qui placez aux fastes de l'histoire  
Et qui, dès ici-bas, couronnez dans la gloire  
    Ceux qui furent grands parmi vous;  
Ceux qui, dans les conseils ou bien dans la bataille,  
De leur parole ardente ou de leur haute taille  
    Se dressèrent au nom de tous,

Pour relever partout la force qui décline,  
Pour vous faire un rempart de leur forte poitrine,  
    Pour vaincre ou mourir sous vos yeux;  
Ceux qui, dans les déserts des grands océans mornes,  
Des continents perdus ont retrouvé les bornes,  
    Ou pris les mesures des cieux;

Ceux qui, portant au coeur la soif du sacrifice,  
Et voyant resplendir, au loin, l'amer calice  
    Dont le fond seul contient le miel,  
S'en sont allés là-bas annoncer l'évangile  
Et, travailleurs hardis, changer un champ stérile  
    En jardins fleuris pour le ciel;

Vous voulez donc ainsi réveiller l'espérance,

Et montrer qu'ici-bas même, la récompense  
Doit toujours suivre le bienfait;  
Mais vous voulez, surtout, proposer un exemple  
Que la postérité puisse suivre et contempler:  
Ô peuples, vous avez bien fait!

Car, l'exemple de ceux qui, sentant dans leur âme  
Je ne sais quelle vive et courageuse flamme,  
Furent les bons ou les vainqueurs,  
C'est un phare élevé dont les feux illuminent  
Ceux qui, perdus en bas, sous les ombres cheminent,  
Loin des clartés, loin des hauteurs.

C'est une main d'ami, prévoyante et discrète,  
Mystérieusement tendue et toujours prête  
À relever, à soutenir;  
C'est un regard qui vient, au fond des consciences,  
Doux et fort, rayonner sur les désespérances  
Et sauver par le repentir.

Oui, ces grands noms que vous tirez de la poussière  
Pour les faire rentrer dans la pleine lumière  
Du couronnement immortel,  
Vous montrent le chemin qui mène sur les cimes  
Et deviennent pour vous ces arcs-en-ciel sublimes  
Qui joignent la terre et le ciel.

Et c'est pourquoi voilà que ce jour nous rassemble  
Ici, pour célébrer, pour acclamer ensemble  
Le grand et noble souvenir

De celui qui pour nous fut le modèle même  
Des âmes à qui Dieu réserve un diadème  
    Que jamais rien ne peut ternir.

Et quel autre aussi bien le mérita? Quel autre  
Eut jamais plus que lui ce grand zèle d'apôtre,  
    Ou plus entier se consacra  
À l'oeuvre qui remplit toute son existence?  
Quel autre eut plus de droit à la reconnaissance?  
    Quel autre plus grand se montra?

Le voyez-vous, déjà, dans l'ardeur du jeune âge,  
Mesurer d'un coup d'oeil fier comme son courage  
    Le vaste champ à parcourir?  
Puis, sans jeter jamais un regard en arrière,  
S'élançant, le front calme et haut, dans la carrière  
    Que le ciel l'appelle à fournir?

Oubliant tout, famille, amis, honneurs, richesse,  
Tout ce que peut rêver un coeur plein de tendresse,  
    Il n'a plus qu'un seul rêve au coeur:  
Glorifier le Dieu dont il s'est fait le prêtre  
Et conduire au salut ceux que son divin Maître  
    A confiés à son honneur.

Aux accents généreux de sa voix qui demande  
Au nom de Dieu, les coeurs sont émus et l'offrande  
    Tombe, riche, de chaque main;  
Sur le coteau désert, ô merveilleux spectacle,  
Voyez grandir les murs du pieux tabernacle

Où Dieu s'immolera demain.

Voyez monter la flèche où la croix salutaire,  
Symbole consolant d'un auguste mystère,  
    Va, tout à l'heure, rayonner;  
Écoutez, dans la tour, la grande voix vibrante  
Du bronze harmonieux dont la note touchante  
    Sur vos têtes va résonner.

Le front nu, franchissez les portes de l'enceinte.  
Partout, sur les parois de la demeure sainte  
    Où rien, hier, n'était encor,  
Le grand nom du Seigneur, les maximes sacrées,  
Et du livre divin les pages vénérées  
    Apparaissent en lettres d'or.

Écoutez les échos des voûtes qui frémissent  
Sous les accents pieux de ces voix qui bénissent  
    La tendresse du Créateur;  
Puis, au-dessus, la voix grave, majestueuse  
De l'orgue s'élevant, prière harmonieuse,  
    Comme un encens vers le Seigneur.

Voyez, se détachant, non loin du sanctuaire,  
Au-dessus de la nef, comme un phare, la chaire,  
    Cette compagne de l'autel;  
C'est là que si longtemps retentit sa parole,  
Que la main qui bénit, et la voix qui console  
    Nous montraient le chemin du ciel.



Ô touchante grandeur de nos temples augustes  
Où, dans un même élan, les pécheurs et les justes  
    Viennent chercher la paix du coeur;  
Où l'enfant innocent murmure sa prière,  
Où le vieillard courbé verse sa peine amère  
    Devant le regard du Seigneur!

Et pour faire surgir cette maison sacrée,  
Ce temple où, tant de fois, l'âme désespérée,  
    Chacun de nous s'est abrité,  
Il suffit de la voix de ce pasteur fidèle  
Dont les accents ont su vous inspirer le zèle  
    D'une admirable charité!

Mais, ce n'est pas assez; car, dans cette grande âme  
La soif du bien ne peut s'étancher, et la flamme  
    Du dévouement brûle toujours;  
D'autres dans les plaisirs chercheront leurs délices:  
À lui, c'est le travail qu'il faut; les sacrifices  
    Sont un besoin de tous les jours.

Il a glorifié Dieu; mais il doit encore,  
Penser à ceux pour qui, chaque jour, il implore,  
    À genoux, l'aide du Seigneur;  
Il a surtout au coeur un désir qui le presse:  
C'est le bien, le salut de la chère jeunesse  
    Dont il s'est fait le protecteur.

À son appel pressant, on voit bientôt paraître  
Un homme, humble, vêtu tout de noir; est-ce un prêtre

Quel est-il, d'où vient-il? Je vois  
Quand il passe, les yeux baissés, sur sa figure  
Quelque chose de bon, de grand; à sa ceinture  
Se cache une modeste croix.

Quel est-il? – Vous l'avez tous reconnu, cet homme  
Que le monde méprise et que le savant nomme  
Avec un souris de pitié:  
C'est un humble, mais c'est le fils d'un noble père,  
C'est l'enfant de La Salle; appelez-le: « Mon frère, »  
Et méritez son amitié.

Car, celui que la foule a méconnu, peut-être,  
Celui que les savants, sans daigner le connaître,  
Ont vu d'un oeil indifférent,  
Cet homme qui les fait sourire quand il passe,  
Moi qui le connais bien, je vous dis que sa place  
Est tout en haut, au premier rang.

C'est celui-là qui vint et qui dit: « Ô mon père,  
« Vous voulez des gardiens: c'est notre ministère,  
« Nous sommes prêts dès aujourd'hui. »  
Et ce fut lui qui prit soin de notre jeune âge;  
C'est avec lui que j'ai commencé le voyage:  
Si j'ai marché, c'est grâce à lui!

Un peu plus tard, voici venir la sainte fille  
Qui parmi les petits se fait une famille  
À laquelle elle ouvre son coeur.  
Pleine de dévoûment, riche de patience,

Chaque jour, on la voit faire épeler l'enfance  
Qui l'appelle tout bas: Ma soeur.

Puis, au déclin du jour, quand sa tâche est finie,  
Elle s'en va, vaillante, au lit où l'agonie  
Sombre et terrible va venir;  
Auprès de la douleur elle prie, elle veille  
Sans cesse; au moindre appel qui frappe son oreille,  
Elle est là, prête à secourir.

Sa voix a des accents qui rendent l'espérance,  
Sa main verse le baume à l'amère souffrance  
Que Dieu lui commande d'aimer:  
Et si, las de lutter, votre coeur se désole,  
Elle trouve toujours un mot qui le console,  
Un regard qui vient le calmer.

Quand vous la rencontrez, avec sa robe grise,  
L'air sérieux et doux, dans sa modeste mise,  
Le regard plein de dignité;  
Inclinez-vous bien bas devant cette humble femme,  
Car c'est un dévouement sans borne, une grande âme:  
C'est une « Soeur de Charité. »

Or, c'est lui qui fonda ces maisons où l'enfance  
Vient apprendre et prier; ces toits où la souffrance,  
Où la faim et la nudité  
Viennent, l'une, chercher le baume qui soulage,  
Les autres, un morceau de pain et le courage  
Pour supporter leur pauvreté.

Ah! qu'il a bien compris, dans son coeur magnanime,  
Ce prêtre dévoué, la mission sublime  
    Qu'il était chargé d'accomplir!  
Des volontés de Dieu ministre infatigable,  
Rien n'arrêta jamais son zèle inépuisable,  
    Devant un devoir à remplir.

Ô toi qui, de là-haut, nous regardes, sans doute,  
Du séjour glorieux où tu règnes, écoute  
    Ceux qui vers toi lèvent leurs voix!  
À tous ces coeurs émus qu'une même pensée  
Fait battre au souvenir de ta grandeur passée,  
    Viens sourire comme autrefois.

Tu fus leur père à tous, et ta longue carrière  
Fut un apostolat; tu passas sur la terre,  
    Comme Jésus, faisant le bien;  
Tu laisses après toi des traces glorieuses  
Dans ces travaux nombreux, dans ces oeuvres pieuses  
    Dont tu fus l'auteur, le soutien.

Partout où le regard se tourne, il voit paraître  
Les souvenirs vivants de ton zèle de prêtre  
    Et ton nom écrit de ta main;  
Puis, comme un résumé de cette grande vie,  
Il contemple aujourd'hui ta figure bénie  
    Gravée à jamais sur l'airain.

Oui, ces grands monuments aux traits ineffaçables

Les perce-neige

Mettent sous nos regards les fastes admirables  
De tes longs et nobles labeurs;  
Mais, pour faire revivre et consacrer ta gloire,  
Le plus beau monument qui garde ta mémoire,  
Tu l'as élevé dans nos coeurs!

## Les étrennes

La foule circule joyeuse,  
Et tous les marchands de joujoux  
Ont la figure radieuse,  
Près de leurs piles de gros sous.  
Les reverbères, sur la neige,  
Jettent leurs reflets tremblotants,  
Et les boutiques qu'on assiège  
Ouvrent leur porte à deux battants.

Car, c'est ce soir la grande veille,  
C'est la veille du jour de l'an;  
Et, pendant que Bébé sommeille,  
Soit le papa, soit la maman  
S'en va de boutique en boutique  
Choisir, de l'oeil et de la main,  
Quelque chose de magnifique  
Pour surprendre Bébé demain.

L'emplette se fait et s'emporte,  
Et puis, mystérieusement,  
On arrive, on ouvre la porte  
Sans faire de bruit. Doucement  
Sous les oreillers on dépose  
La bonbonnière, et, près du lit,  
Les jouets dont le bébé rose  
Va rêver pendant cette nuit.

Car, depuis la Noël, on songe  
Aux étrennes. Tous les enfants  
Trouvent que cela se prolonge  
Et comptent, pensifs, les instants.  
Mais, c'est la dernière journée,  
Ils se sont endormis joyeux;  
Demain, c'est la nouvelle année,  
Demain, comme il seront heureux!

Enfin le jour commence à naître,  
Vous les entendez s'éveiller  
Et puis, sans faire de bruit, mettre  
Une main sous leur oreiller.  
Hier, ils avaient, dans leur prière,  
Fait bien des demandes aux cieux:  
Ils ont trouvé la bonbonnière,  
Entendez-vous leurs cris joyeux?

Mais ce n'est pas tout, une *traîne*,  
Un cheval de bois, des pantins,  
Un sabre brillant et sa gaine,  
Un tambour (hélas!), des patins!  
Leurs deux yeux, devant ces merveilles,  
Se chargent de reflets touchants:  
Vite, bouchez-vous les oreilles,  
Car le tambour va battre aux champs.

Après, c'est la petite flûte  
Qui chante d'un ton aigret,

Et Bébé qui fait la culbute,  
Blessé d'un coup de pistolet.  
C'est un vacarme épouvantable  
Et l'on ne s'entend plus parler:  
Mais, pour ce jour, on est capable  
De laisser l'orage souffler.

Jouez, enfants, faites tapage,  
Criez, courez, c'est votre tour,  
Et c'est le nôtre d'être sage.  
Quand nous n'y serons plus, un jour,  
Vous vous rappelerez, sans doute,  
Entendant le tambour gronder,  
Qu'au jour de l'an, le père écoute,  
Et que Bébé doit commander.



## Les visites du premier de l'an

À F. G. Marchand.

C'est aujourd'hui que vont, en nombreuses cohortes,  
Une foule de gens sonner à bien des portes,  
    La mode en est ainsi;  
Et vous savez assez qu'il n'est pas très commode  
D'oser ne pas vouloir tout ce que veut la mode  
    Même par ces froids-ci.

Ici l'on vous reçoit, ailleurs on vous refuse;  
Or, dans ce dernier cas, vous avez une excuse  
    Pour n'être pas entré;  
Sans forcer votre esprit, la carte complaisante  
Ira causer pour vous avec la dame absente,  
    Qui vous en saura gré.

Mais, que la porte s'ouvre et que mademoiselle  
Ou madame reçoive, il faudra bien pour elle  
    Tourner un compliment;  
Et si vous ignorez ce que vous devez dire,  
Moi, qui suis franc et rond, je m'en vais vous écrire  
    La chose carrément.

Vous êtes en voiture ou bien à pied, n'importe,  
Si l'on vous fait l'honneur de vous ouvrir la porte,  
    Vous pestez en secret,

Puis, vous vous composez, en montant, le visage,  
Vous préparez le mot et la phrase d'usage  
Pour produire un effet.

Et vous « la souhaitez » partout « heureuse et bonne, »  
Tout en broyant la main qu'avec grâce on vous donne,  
Le premier pas est fait;  
Et puis si vous avez un compagnon qui cause,  
Vous l'appuyez du geste et restez bouche close;  
C'est facile et discret.

Ou, si vous êtes seul et gêné par nature,  
Vous pouvez vous jeter sur la température,  
Cela fait toujours bien;  
C'est d'ailleurs un sujet d'un accès très facile,  
Qui sied à la campagne aussi bien qu'à la ville  
Et qui n'engage à rien.

Vous avez bien encore la santé, Providence  
De ceux qui n'osent point aborder, par prudence,  
La pluie ou le beau temps.  
Ces petits riens toujours ont leur petit mérite;  
Ils ne coûtent pas cher, et, dans une visite,  
On les trouve charmants.

Le premier pas est fait: je l'ai rendu facile;  
Hélas! il en reste un, c'est le plus difficile,  
Mais il me faut finir;  
Vous savez maintenant entrer, causer et plaire,  
C'est à vous de trouver, – je ne puis pas tout faire, –

Comment pouvoir sortir.

## Chant de l'émigrant indien

Imité de l'anglais du Col. Patten.

À Melle A. M.

And a treaty was entered into between  
the Commissioners and the tribes of the *Saes*  
and *Foxes* wherein the latter obligated  
themselves to retire beyond the Mississippi  
and never again to return.

Il nous faut passer la rivière,  
Objets de haine, aux blancs soumis;  
Notre arc a perdu la lanière  
Qui foudroyait nos ennemis.

La voix qui s'élevait, terrible,  
S'est éteinte en un flot de sang;  
Le bras qui semblait invincible  
Ne tiendra plus le yatagan.

Et les blancs foulent cette terre  
Où nos guerriers, dans leur orgueil,  
S'assemblaient. La chanson de guerre  
S'est changée en un chant de deuil.

Le cerf peut courir dans la plaine  
Et l'homme blanc s'asseoir sans peur:

Du chasseur la fin est prochaine,  
Le guerrier n'a plus sa vigueur.

Il nous faut passer la rivière,  
Épouses, vieillards et guerriers,  
Pendant que l'ombre sur la terre  
Dérobe nos nouveaux sentiers.

Nous abandonnons nos cabanes,  
Nous sommes bannis ici-bas;  
Nous habiterons les savanes:  
Qui peut savoir où vont nos pas?

Le loup peut hanter la montagne,  
La loutre, sortir de ses eaux,  
Le castor, en pleine campagne  
Bâtir ses solides châteaux.

Le chasseur a brisé sa lance,  
Le trappeur a rompu ses rêts;  
L'homme blanc a fait le silence  
Sur nos lacs et dans nos forêts.

Et, dans la nuit, le chien qui flaire,  
N'attendra plus notre retour;  
La torche, au wigwam solitaire,  
En vain brûlera jusqu'au jour.

Nous partons avec notre peine,  
Aux derniers rayons du soleil;

Et sur le sable de la plaine  
Sera notre dernier sommeil!

## Les annales de la pauvreté

Imité de l'anglais.

À A. B. Routheir.

Chut! parlez bas, monsieur, s'il vous plaît: – pauvre enfant!...  
... Veuillez vous asseoir là, tout auprès de la porte:  
Elle dort d'un sommeil si léger qu'elle entend  
Le moindre bruit qu'on fait, car, elle n'est plus forte,  
Un rien l'agite.

Hélas! ce qu'elle peut avoir,  
Dieu le sait; voilà bien des mois que cela dure,  
Et qu'elle s'affaiblit sans qu'on puisse savoir  
Que faire.

Oh! croyez-moi, monsieur, ce que j'endure.  
À voir ma pauvre enfant ainsi se consumer  
Est impossible à dire, et d'autres qu'une mère  
Ne le comprennent point.

Hélas! Tant les aimer  
Ces chers petits pour qui l'on souffre la misère  
Avec joie! Et les voir chaque jour devenir  
Plus faibles que la veille, et, dans leur pauvre oeil sombre  
Voir le voile fatal s'étendre et le ternir,  
C'est trop!... Regardez-la, ce n'est plus que son ombre.  
Le beau soleil d'été, – je ne sais pas comment  
Cela se fait, – l'abat, la mine, la dévore;  
Cette chaleur la tue. –

Est-ce mon seul enfant?

Dites-vous. –

Hélas! oui; Dieu m'en avait encore  
Donné trois autres, tous presque aussi beaux que ceux  
Des riches. Ils sont morts à peu près au même âge  
Et tous du même mal. C'est un mal dangereux  
Et qui détruit souvent le bonheur d'un ménage:  
La pauvreté. Le manque et de pain et d'air pur  
Les a tous fait périr, comme la sécheresse  
Fait aux fleurs.

Ah! monsieur, j'ai trouvé cela dur,  
Et j'ai pleuré: c'était plus que de la tristesse,  
J'ai pensé que mon coeur éclaterait. Pourtant,  
Il vient de ces moments où je suis presque heureuse  
De les avoir perdus: c'est qu'ils souffriraient tant!  
– Leur père? dites-vous. –

Je ne suis pas causeuse,  
Et je sais qu'il est mal de décrier les siens;  
Mais il faut l'avouer, la boisson et la grève  
L'ont changé, le pauvre homme.

Il suffit, je soutiens,  
Ma moitié du fardeau tant que je puis: j'achève  
Tard le soir et je suis debout de grand matin;  
Toute seule j'aurais, je crois, moins de misère  
Et nous pourrions ici vivre un peu mieux. Enfin,  
J'en ai pris mon parti, ce n'est plus à refaire.  
– Et celle-ci, du moins, voudrais-je la garder?  
– Comment, si vous avez des entrailles de père,  
Avez-vous pu songer à me le demander?  
Pauvre ange: c'est, hélas! la seule et la plus chère



Qui me reste; et vous me demandez!...

Qu'est-ce là?

Des remèdes, du lait et de la nourriture  
Pour l'enfant, dites-vous? Et vous donnez cela  
Pour rien, et vous seriez médecin? Suis-je sûre  
De tout ce que j'entends? Vous êtes donc de ceux  
Qui cherchent les petits malades et leur mère,  
Le désespoir au coeur, travaillant auprès d'eux?  
Hélas! que vous devez avoir de pas à faire! –  
Mais, la voilà sauvée! Ah! bénis soyez-vous,  
Vous et ceux qui vous ont envoyé! C'est la vie  
Que je vous dois. – Mon Dieu! je ne puis qu'à genoux  
Vous en remercier...

Elle était assoupie

Quand vous êtes entré; voulez-vous, au moins, voir  
Celle que vous avez...

Misère! Désespoir!

Quand le secours était sur le seuil de la porte,  
Mon Dieu! c'est donc fini! Morte, mon enfant! morte!!

## Consolation

Pourquoi pleurer lorsque la rose,  
Pendant son calice embaumé,  
Meurt, fraîche encore, et se repose  
Sur le front qu'elle a parfumé?  
Pourquoi pleurer quand, de la terre,  
Une âme blanche, un esprit pur  
Secoue, en partant, sa poussière  
Pour monter vers le ciel d'azur!

Il faut des roses qui couronnent,  
Il faut des parfums pour le ciel;  
Il faut des âmes qui rayonnent  
Près du trône de l'Éternel:  
Dieu, qui sème dans cette vie  
Les âmes ainsi que les fleurs,  
Choisit la rose épanouie  
Et l'âme aux suaves blancheurs.

– Et, le soir, lorsque tout repose,  
Un ange vient, silencieux:  
– Au jour, on cherche en vain la rose,  
Et l'âme plane dans les cieux!

## Consolation

(Traduction de M. A. Pinsonnault)

Why weep for the rose that in death is adorning  
The tresses of youth with its freshness and bloom?  
Why weep for the soul that to heaven has wended  
Its way pure and lovely, still young for the tomb?

The fairest of crowns should have roses amongst them,  
The sweetest of perfumes are meant for above;  
And God would have near him the souls of the purest,  
They only are worthy of Heaven and of love.

Yes, God who hath given us souls, and hath ordered  
The roses to blossom and bloom upon earth,  
Hath said that the rose in its beauty be gathered,  
And giveth the soul a more beautiful birth.

In the silence of night, as we watched by the bedside,  
A bright angel whisper'd, « 'Tis time, come away! »  
At dawn, when we looked for the rose, it had withered;  
The soul had gone home to a ne'er fading day.

## Donnez!

Vous me voyez encore, au seuil de votre porte,  
Distraire le plaisir que ce beau jour apporte,  
Avec la triste vérité.

Pauvre membre souffrant de la nature humaine,  
J'ai senti, jeune encor, l'aiguillon de la peine  
Que Dieu jeta sur nous dans sa sévérité.

Et, qui n'a pas souffert dans ce monde éphémère,  
Qui n'a pas eu sa part de douleur, de misère,  
De noirs horizons dans son ciel?  
Qui n'a laissé son sang aux ronces de la route,  
Et qui n'a pas senti distiller goutte à goutte  
Dans son coeur ulcéré l'acre saveur du fiel?

Comme le Christ sanglant sous sa croix douloureuse,  
Chaque homme doit souffrir. L'heure la plus heureuse  
N'est point quand on ne souffre pas;  
Mais c'est lorsque l'on sait accepter sa souffrance,  
La bénir et l'aimer, pour que, dans sa clémence,  
Dieu nous compte là-haut tous nos pleurs d'ici-bas.

Ô grands! que le bonheur entre ses mains caresse,  
Vous tous qui souriez; votre sourire blesse  
Et n'a que des dehors menteurs.  
Dans vos riches palais que la splendeur décore,  
Vous riez une nuit, et, lorsque vient l'aurore,

On pourrait voir déjà vos yeux rougis de pleurs.

Sous le fard éclatant qui masque ta figure,  
Sous tes habits dorés dont la riche imposture  
    Recouvre souvent des haillons;  
Fils du siècle, arrachant cette splendeur suprême,  
On pourrait retrouver, sur ta figure blême,  
Par les larmes creusés, deux livides sillons!

Quand tu passes sur nous, dans ta morgue arrogante,  
Imprimant de ton pied une marque outrageante  
    Aux fronts que ton or fait courber;  
Dieu tient pourtant sa main terrible sur ta tête;  
Demain, tu descendras, peut-être, de ce faite,  
Pour venir dans la tourbe à nos côtés ramper.

De ces sommets brillants d'où descend ton sourire,  
Et d'où, triomphateur, tu crois pouvoir nous dire:  
    « Ayez à jamais le dessous! »  
Prends garde! La douleur autour de toi moissonne,  
Nous ne monterons pas jusqu'au haut de ton trône,  
Peut-être, mais tu peux tomber jusques à nous!

Crois-tu donc, insensé, que ton âme sauvage  
Devra goûter toujours cet enivrant breuvage  
    Que l'on te verse en ce haut lieu?  
Non, tu verras ton coeur souffrir dans chaque fibre  
Et le malheur viendra rétablir l'équilibre:  
Il n'est rien d'éternel que la douleur et Dieu!

Et pourtant le bonheur existe dans le monde,  
On trouve des heureux; et la douleur profonde  
Ici n'est pas seule à régner.

Le bonheur est pour ceux que misère ou richesse  
Conserve vertueux, et qui, sans folle ivresse,  
Savent jouir de l'or et surtout le donner.

Voulez-vous être heureux? Que votre main dispense  
Chaque jour son trop plein à la triste indigence  
Qui vient gémir à votre toit.

Donnez en même temps une bonne parole,  
Et que de votre main la généreuse obole  
S'écoule sans blesser la main qui la reçoit.

Donnez, pour que le Ciel bénisse votre vie,  
Et que, par vos bienfaits sa justice fléchie  
Un jour ne se souvienne plus.

Donnez, pour que vers Dieu, votre nom, de la terre,  
Par cent bouches porté, monte dans leur prière,  
Exhalant le parfum de vos belles vertus.

Donnez; et quand la mort viendra, froide et muette,  
Fraper ce dernier coup qui, sans merci, nous jette  
Tout tremblants dans l'éternité:

Pour vous elle sera moins dure et moins cruelle;  
Vous vous endormirez doucement sous son aile,  
Comme un ange de Dieu vers son ciel emporté.

## Oiseaux et enfants

À Adrien Péladan.

### I

Tant que la belle saison dure,  
Que les arbres ont leur verdure  
Et les champs leur soyeux velours;  
On entend leur voix fraîche et douce  
Gazouiller dans les nids de mousse,  
Sous le feuillage des bois sourds.

Mais lorsque l'hiver vient étendre  
Son tapis blanc sur l'herbe tendre,  
Et que les bois sont désolés;  
Ces pauvres petits que la glace  
Avec le vent froid, pousse et chasse,  
Loin de nous se sont envolés.

### II

Tant que, dans la jeune famille,  
Le beau soleil du printemps brille,  
Tant que le sang est chaud encor;  
Autour de nous, troupe joyeuse,  
De blonds enfants à voix rieuse

Font voltiger leurs cheveux d'or.

Mais, lorsque les neiges de l'âge  
Viennent blanchir notre visage,  
Quand notre hiver tombe des cieux;  
Joyeux enfants aux blondes têtes  
S'éloignent, et nos mains distraites  
Ferment la porte derrière eux.



## Petits enfants

À N. Aubin.

Petits enfants, vous ignorez  
Combien, plus tard, la vie est sombre,  
Et comme, souvent, vous verrez  
Votre soleil tacheté d'ombre!

Dans votre grand oeil ingénu,  
Tout se peint en couleurs brillantes,  
Et vous croyez que l'inconnu  
N'a que des choses enivrantes.

Enfants, la douleur sur vos fronts  
Passe sans y laisser de trace;  
Vous secouez vos cheveux blonds,  
Vous souriez, et tout s'efface.

Hélas! votre plus grand chagrin,  
Savez-vous, n'est rien près des nôtres;  
Car, si vous tombez, une main  
Se tend aussitôt vers les vôtres.

Quand la douleur descend sur nous,  
Quand notre âme sombre et se noie,  
Il nous faut sourire avec vous  
Pour ne pas troubler votre joie.

Vous pleurez souvent sans douleur,  
Et nous, que le chagrin dévore,  
Nous souffrons sans verser un pleur:  
Enfants, c'est plus cruel encore!

Où vous appelle le plaisir,  
Vous courez, partout, sans entraves;  
Quand vous croyez nous obéir,  
C'est nous qui sommes vos esclaves.

Il faut sous la loi nous plier,  
Car c'est la volonté divine:  
À vous les roses du sentier,  
À nous les ronces et l'épine.

Petits, lorsque vous serez grands,  
Songez bien à toutes ces choses;  
Alors, nos cheveux seront blancs,  
Les bosquets n'auront plus de roses.

Chers petits enfants, vous saurez  
Combien la vie est triste et sombre:  
À votre tour, vous veillerez  
Pour nous réchauffer dans notre ombre!

## Autrefois et maintenant

À P. J. O. Chauveau.

J'ai souvent entendu les vieux  
Dire « que ça ne va plus guère,  
Que, de leur temps, tout était mieux,  
Et que le monde dégénère. »

Je vous vois de suite invoquer  
Le droit de hausser les épaules,  
Et, tout doucement, vous moquer  
De ces singulières paroles.

Un instant; comparons un peu  
Quelque chose de chaque époque;  
Après cela vous aurez lieu  
De juger s'il faut qu'on se moque.

Dans l'ancien temps, – et vous devez  
En avoir gardé souvenance,  
Puisque, pour le moins, vous avez  
Quarante ans comme moi, je pense, –

Au jour de l'an, chacun faisait  
Trêve à toute amère pensée,  
La vieille haine se taisait:  
C'était une page effacée.

Bien mieux que le plus beau sermon,  
L'époque des fêtes joyeuses  
Savait ramener la raison  
Dans les âmes trop rancuneuses.

De grand matin on s'en allait  
Au foyer de chaque famille;  
Partout, – chose aisée, il fallait  
Embrasser la mère et la fille,

Serrer la main du père, et puis  
Donner au bébé quelque chose:  
Point d'or ni d'argent; quelques fruits  
Conservés dans la cave close.

Ou bien des jouets peu coûteux,  
Ne cassant pas quand on les touche,  
Ou du sucre sans goût pâteux;  
– L'eau m'en vient encore à la bouche!

On jasait, et l'on se disait,  
Sans arrondir de période,  
Exactement ce qu'on pensait:  
Tenez, c'était bien plus commode.

Quand on était prêt à partir,  
Il fallait, car c'était l'usage,  
Accepter, avant de sortir,  
Un doigt de rhum, pas davantage.

C'était une bonne boisson  
Venant tout droit de Jamaïque;  
On la gardait à la maison  
Pour cette occasion unique.

Et partout, le long du chemin,  
Toujours quelque figure amie,  
Brave gens, le coeur sur la main,  
Et plein l'âme de bonhomie.

Et voilà comment, autrefois,  
On vivait, un peu terre à terre;  
Et, plus j'y pense, et plus je crois  
Que c'était la bonne manière.

Aujourd'hui, tel n'est plus le cas,  
On prétend faire mieux les choses;  
Les bouches parlent, mais, hélas!  
Les âmes, souvent, restent closes.

Le jour de l'an n'est plus pour nous  
Qu'une interminable corvée,  
Et les plus patients ont tous  
Hâte de la voir achevée.

On se fait encor des souhaits  
En très grande cérémonie;  
On donne aux enfants des jouets,  
Importés de la Germanie.

On vous offre aussi des liqueurs  
Aux essences délicieuses  
Qui semblent réchauffer les coeurs  
Et rendre les phrases moins creuses;

Eh! bien, c'est moi qui vous le dis:  
Souhaits, jouets, phrases ouatées,  
Douce liqueurs, sucres candis,  
Ce sont des choses frelatées.

– Donc, je conclus, avec les vieux,  
Qu'aujourd'hui, « ça ne va plus guère,  
Que, de leur temps, tout était mieux,  
Et que le monde dégénère. »

Les perce-neige

Cet ouvrage est le 73<sup>ème</sup> publié  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
n'est subventionné par aucun gouvernement  
et est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.